

Africa Review of Books

Revue Africaine des Livres

Volume 14, Number 1

March/Mars 2018

Laughter as the Best Medicine: Coping with the Nigerian Tragicomedy

IAN TAYLOR

L'intellectuel nigérien : nul n'est prophète en son pays

MOHAMED MILIANI

Understanding the Dynamics of Violent Conflict in Contemporary Africa

MOSES KHISA

La « nucléarité » de l'Afrique : une histoire d'invisibilité

LAMYA TENNCI

Shopping for Ideas to Unlock Africa's Economic Potential

ASNAKE KEFALE

**La CFAO et le commerce en Afrique : de la 'troque-sous-voile'
à l'ère de la modernité**

TAYEB REHAÏL

ISSN: 0851 - 7592



Editor / Editeur

Bahru Zewde

French Editor / Editeur Francophone

Mansour Kedidir

Managing Editor

Asnake Kefale

Editorial Assistant / Assistante éditoriale

Chahrazed Boudadi

Cartoon design / Artiste

Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana

Tade Aina, Executive Director, Partnership for African Social and Governance Research (PASGR), Nairobi, Kenya

Elikia M’Bokolo, Professeur, Institut des sciences et techniques humaines (ISTH), Paris, France

Rahma Bourkia, Instance nationale d’évaluation, Conseil supérieur de l’éducation, de la formation et de la recherche scientifique, Maroc

Paulin Hountondji, Directeur, Centre Africain de Hautes Etudes, Porto-Novo, Bénin

Thandika Mkandawrie, London School of Economics and Political Science, London, UK

Adebayo Olukoshi, Regional Director for Africa and West Asia, International Institute for Democracy and Electoral Assistance, Addis Ababa, Ethiopia

Issa G. Shivji, Director, Nyerere Resource Centre at the Tanzania Commission for Science and Technology (COSTECH), Dar es Salaam, Tanzania

Paul Tiyaambe Zeleza, United States International University-Africa, Nairobi, Kenya

© CODESRIA 2018. All rights reserved.

The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are facilitating research, promoting research-based publishing and creating multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist*, *Journal of African Transformation*, *Method(e)s: African Review of Social Sciences Methodology*, and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, review articles and essays. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of manuscripts is 3,000 words, with occasional exceptions of up to 3,500 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Manuscripts should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN number.

Manuscripts should be sent in MS Word or RTF format as e-mail attachments. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for use on the “Notes on Contributors” section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the Review in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to:

Africa Review of Books
Forum For Social Studies
P.O. BOX 25864 code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: 251-11-6297888/91
E-mail: fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d’abonnements annuels à la RAL
(in US Dollar) (en dollars US)

Africa
Afrique

Individual
Institutional

10
15

Rest of the World
Reste du monde

15
20

Particuliers
Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position

Black & White
Noir & blanc

Colour
Couleur

Format/emplacement

Inside front cover

2000

2800

Deuxième de couverture

Back cover

1900

2500

Quatrième de couverture

Full page

1500

2100

Page entière

Three columns

1200

1680

Trois colonnes

Two columns

900

1260

Deux colonnes

Half page horizontal

900

1260

Demi-page horizontale

Quarter page

500

700

Quart de page

One column

350

490

Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demandes d’insertion publicitaires ou d’abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, cP18524/ Dakar, Senegal
E-mail: publications@codesria.sn
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2018. Tous droits réservés. Les opinions exprimées dans les numéros de la Revue Africaine des Livres sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d’échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l’Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani* qui est une revue d’histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA)* et la *Revue de l’Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la *Revue Africaine des Médias*; *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique* ; *L’Anthropologue africain*, la *Revue des mutations en Afrique*, *Méthod(e)s : Revue africaine de méthodologie des sciences sociales* ainsi que *Sélections Afro-Arabs pour les Sciences Sociales*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l’institution sont aussi diffusés à travers les « Documents de travail », le « Livre Vert », la « Série des Monographies », la « Série des Livres du CODESRIA », les « Dialogues Politiques » et le Bulletin du CODESRIA. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible au www.codesria.org.

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l’Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l’Afrique. À ce titre, la Revue souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l’objet d’aucune autre publication avant d’avoir été proposées, pas plus qu’elles ne pourraient être prises en considération pour d’autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les manuscrits est de 3000 mots, avec d’éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu’en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les manuscrits devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l’ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et numéro ISBN.

Les manuscrits devront être enregistrés au format MS Word ou RTF et envoyés en tant que fichier attaché par e-mail. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu’une brève note biographique (avec un aperçu des publications les plus récentes) qui pourra être utilisée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la Revue dans lequel paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes rendus) devront être adressées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO - Bir El Djir
B.P. 1955 Oran, El-M’Naouer 31 000 Algérie
Tél : +213 (0) 41 62 06 95 / +213 (0) 41 62 07 03
Fax : +213 (0) 41 62 06 98
E-mail : ral@crasc.dz / revues@crasc.dz
www.crasc.dz

Contents/ Sommaire

Ian Taylor	Laughter as the best Medicine: Coping with the Nigerian Tragicomedy.....	4
Moses Khisa	Understanding the Dynamics of Violent Conflict in Contemporary Africa	5
Asnake Kefale	Shopping for Ideas to Unlock Africa’s Economic Potential	7
Yonas Ashine	When Theory Misses History	10
Bahru Zewde	‘From Badge of Honour to Unbearable Burden’	12
Mohamed Miliani	L’intellectuel nigérien : nul n’est prophète en son pays	14
Lamya Tenneci	La « nucléarité » de l’Afrique : une histoire d’invisibilité	16
Ousmane Oumar Kane	Les médias privés et la lutte pour la démocratie au Sénégal	18
Mansour Kedidir	Le paradoxe africain	19
Tayeb Rehaïl	La CFAO et le commerce en Afrique : de la ‘troque-sous-voile’ à l’ère de la modernité	20

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

YONAS ASHINE is Assistant Professor of Political Science and International Relations at Addis Ababa University. He earned his Ph.D from Makerere Institute of Social Studies, Makerere University. His research interests include political theory and historical and comparative politics of state-society relations.

OUSMANE KANE est professeur titulaire de la chaire Alwaleed « Islam et Sociétés musulmanes contemporaines » à la Harvard Divinity School et professeur des langues et civilisations du Proche Orient à la Faculty of Arts and Sciences de l’Université de Harvard. Parmi ses dernières publications on peut citer : *The Homeland is the Arena: Religion, Transnationalism and the Integration of Senegalese Immigrants in America* (New York: Oxford University Press, 2011) et *Beyond Timbuktu. An Intellectual History of Muslim West Africa* (Cambridge MA: Harvard University Press, 2016).

MANSOUR KEDIDIR est politologue, chercheur associé au CRASC, il est l’éditeur francophone de la *Revue Africaine des livres* (ARB/RAL). Outre ses contributions dans des revues académiques, il est l’auteur de trois romans dont le dernier est intitulé : *La nuit la plus longue*, Octobre 2015. Il a également publié un essai intitulé *Le gaz naturel algérien dans la sécurité énergétique de l’Europe : un enjeu géopolitique*, février 2016.

ASNAKE KEFALE teaches Political Science and International Relations at Addis Ababa University. He is also adjunct researcher at the Forum for Social Studies (FSS). His research and teaching interests include: federalism, conflict management, migration and African political economy.

MOSES KHISA is Assistant Professor of Political Science in the School of Public and International Affairs at North Carolina State University and a research associate with the Centre for Basic Research in Kampala. He is also Secretary of the Society for Justice and National Unity, a think-tank based in Kampala. In addition, he writes a weekly opinion column for *The Observer* newspaper, Uganda. His research focuses on contemporary political development in Africa.

MOHAMED MILIANI est professeur à l’Université d’Oran 2, Vice-président de la Commission nationale d’évaluation, Membre du Comité scientifique (Institut National de recherche en éducation nationale), Président du Comité technique algérien pour l’éducation (Commission Algérienne de l’UNESCO). Il est un HERE (Higher Education Reform Expert / Expert de la réforme de l’enseignement supérieur). Parmi ses derniers travaux : « *Education and career guidance in Algeria: Recurrent dysfunctions* » (avec R. Mahdjoub), in *Career Guidance and Livelihood Planning across the Mediterranean: Challenging Transitions in South Europe and the MENA Region*, 2017.

TAYEB REHAIL est maître de recherche en sociologie, chercheur permanent au Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC, Constantine). Parmi ses dernières publications : « Sidi Mezghiche ; des normes et des jeunes qui s’y conforment », in *Les jeunes face à l’exclusion, Des stratégies d’intégration aux stratégies marginales*, 2013 ; « Quelle place pour le sport dans l’identité africaine ? », compte rendu de l’ouvrage d’André Gounot, Denis Jallat et Michel Koebel, *Les usages politiques du football*, in *Revue Africaine des Livres* (ARB), volume 11, n°1, Mars 2015.

IAN TAYLOR is Professor in International Relations and African Political Economy at the University of St Andrews and also Chair Professor at Renmin University of China. His latest books are: *Global Governance and Transnationalising Capitalist Hegemony: The Myth of the “Emerging Powers”* (2017) and (with Zhangxi Cheng) *China’s Aid to Africa: Does Friendship Really Matter?* (2017).

LAMYA TENNECI est doctorante en sociologie de la santé, chercheure au Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC, Oran). Elle travaille actuellement sur les processus d’invisibilité sociale des cancers d’origine professionnelle. Elle a publié également : « La pharmaceuticalisation du médicament en Afrique. Usages et maux sociaux », in *Africa Review of Books*, volume 13, n°1, Mars 2017.

BAHRU ZEWEDE is Emeritus Professor of History at Addis Ababa University and Fellow of the Ethiopian Academy of Sciences and the African Academy of Sciences. He has authored several books and articles on the history of Ethiopia and the Horn.

Africa Review of Books (ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).

La *Revue Africaine des Livres* (ISSN No. 0851-7592) est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.

Civil society has been defined as a realm of social interaction between economy and the state, made up above all of the personal sphere (particularly the family), the field of associations (principally voluntary organisations), social movements, and types of public communications. It has also been described as the area of social association in society as distinct from the state, involving networks of bodies through which society and groups within society speak for themselves in cultural, ideological and political ways. Civil society is within the superstructure, and is related to institutions, forms of consciousness and political and cultural practices. With regard to Africa, there has been a debate about the applicability of the civil society concept to the continent. The negation of its applicability is usually based on the idea that the most obvious prerequisites for a Western-type civil society (such as a self-confident urban citizenry that has previously achieved some degree of autonomy from the state) are typically missing. That this narrow Eurocentric definition has been assumed by many illustrates the poverty of mainstream African studies. That conventional Western scholars base their study of Africa on the European experience and on how processes match up (or do not) with their societies, has long been problematic, particularly as these are often the gatekeepers of African studies in the West.

Moving beyond their limited field of vision, however, it is more than apparent that civil society, the civic realm, associational life, call it what you will, exists and is thriving across the continent. During the colonial period, the imperialists were often deeply suspicious of such expressions of African agency and sought to close down as much as possible the opportunity for African self-expression and solidarity. As John Makumbe noted, African forms of civil society went against the interest of the colonial regimes as they were outside of their immediate control; thus, many civic groups and organizations were disbanded and on occasion destroyed by the Europeans, so as to thwart possible social mobilization.¹ In his groundbreaking essay on 'Colonialism and the Two Publics in Africa: A Theoretical Statement', Peter Ekeh emphasised that the colonial period and how Africans experienced this alien intrusion led to the development of two 'publics' (civil societies).² Ekeh referred to these two public realms as the primordial and the civic public. These two spheres exhibit different rights and citizenship obligations and, though linked, have different standards of morality. This is primarily because the state that was left by colonialism possessed minimal legitimacy and was not embedded in African communities for a long enough time to transform African society. Thus, colonialism left two public realms: the native sector and the modern public sector. In the primordial sector, morality is highly regarded but this area has no real economic reward; it is used rather to gain respect and security. In contrast, the civic public realm is purely for economic gain. It is an imported alien system based on

unfamiliar values and crystallized in the Western state structure. This realm is amoral; one is not obligated to give back. Ekeh argued that Africans are members of the two publics and will use the civic public realm for possible gain, so that they may give to their communities and gain respect. For Ekeh, the primordial realm is not restricted to 'civic' public associations, as conventional understandings of civil society would have it, but is much broader.

Clearly, the concept of civil society in Africa is something beyond the usual definition of an associational sphere somehow autonomous of the personal, market and the formalised state. It is thus crucial to move beyond the formal associational realm in our analysis. This means looking beyond the plethora of non-governmental organisations that have sprung up under the tutelage (and pay) of the Western aid industry and to those agents within African society who are active in staking out social goals. Given the condition of many African economies, this has often been expressed through resistance to the elites and the structures that confine the bulk of the continent's population to poverty and marginalisation. This means delving into what Celestin Monga designated as 'the anthropology of anger' of the popular mood.³

In Nigeria, there is a lot to be angry about. Regrettably, Nigeria is a byword for corruption and mal-governance.⁴ The country currently holds roughly half of the Gulf of Guinea's oil reserves. Yet a World Bank report estimated in 2005 that as much as 80 percent of Nigeria's oil revenues benefited just 1 percent of the country's population. Though the Niger Delta region produces 90 per cent of Nigeria's oil and over 75 per cent of the country's export earnings, very little of the wealth has percolated to the residents in the Delta.⁵ Since independence, there has been only one Nigerian head of state originating from any one of the oil-producing states—Goodluck Jonathan of Bayelsa State. In fact, 'the northern predominantly Hausa region has benefited in a disproportionate manner from oil resources, contributing to grievances by the rest of the country and ongoing instability'.⁶

Currently, around 84 per cent of Nigerians live on less than one dollar a day, i.e. in absolute poverty, as defined by international institutions. In recent years,

'despite the improvements in fiscal management, budgets [are] not implemented as stated, funds [are] impounded by the President, and extra-budgetary spending continue[s]'.⁷ Well-connected political insiders steal approximately over 100,000 barrels of oil per day, worth circa \$1.46 billion a year. At the same time, government budgets are routinely estimated on projected income based on assumptions that are wildly below the actual revenues collected.⁸ It is anyone's guess where the surplus finances from oil sales go—certainly not into government coffers or to the broad mass of Nigeria's citizens.⁹ Indeed:

Some Western diplomats estimate that Nigeria lost a minimum average of \$4 billion to \$8 billion per year to corruption over the eight years of the Obasanjo administration. That figure would equal between 4.25% and 9.5% of Nigeria's total GDP in 2006. To put those numbers in perspective, a loss of 9.5% of the United States' GDP to corruption in 2006 would have translated into \$1.25 trillion in stolen funds or \$222 billion (GBP 108.6 billion) in the case of the United Kingdom's economy.¹⁰

The conspicuous discrepancy between Nigeria's abundant natural resources and the actual welfare of its citizens is an embodiment of the perennial crises confronting virtually all African oil-producing states. Like most oil-rich states in Africa, those who control Nigeria's government are corrupt, self-serving and uninterested in promoting broad-based development in the country.¹¹ What agency they exercise is directed towards self-accumulation and playing the system to their own benefit, rather than any national or public good. Consequently, Nigeria's population 'has assumed a pyramidal shape, with a tiny but fabulously rich elite at the apex, a "disappearing" middle class in the centre, and a huge and ever expanding impoverished mass at the base'.¹² In such circumstances, one either laughs or cries.

As Ebenezer Obadare brilliantly shows, humour and mockery have developed as a way by which ordinary Nigerians seek to critique and tease out meaning out of their condition. Obadare demonstrates that jokes in Nigeria serve a double purpose: as a device for the popular classes to disparage and scoff

at the state and its parasitical agents and also themselves as victims of the system. Humour is shown to be a way through which a civil society beyond the formal associational life of Western concepts challenges, subverts and analyses the Nigerian state and those associated with it. For Obadare, 'real civil society has to be sought ... outside the professionalised third sector, and often in the content of collective citizen action rather than in its organizational forms' (p. 27).

Despite its significance as a type of agency, humour and a dissatisfied silence have been greatly disregarded in extant literature on civil society. Silence is seen as trivial (p. 62) and humour has been seen as the converse of what expressing a political voice is meant to be about (p. 85). The dominant approach to what constitutes civil society has been in terms of formal organizations; yet humour by its very nature is not organized and is invariably spontaneous and uncontrollable. Equally, the idea of civil society intrinsically implies a respectful and courteous frame. As Obadare shows, Nigerian expressions of humour are anything but that. In this regard, a joke from the Akpos canon of Nigerian humour is appropriate:

Akpos found a bottle on the beach. He rubbed it and, sure enough, out popped a genie.

'I will grant you three wishes,' said the Genie. 'But there's a catch.'

'What catch?' Akpos asked.

The genie replied, 'Every time you make a wish, every politician in Nigeria will receive double what you asked for.'

'Well, I can live with that! No problem!' replied Akpos.

'OK, what is your first wish?' asked the genie.

'Well, I've always wanted a Ferrari,' he said. POOF! A Ferrari appeared in front of him. 'Now, every politician in Nigeria has two Ferraris,' said the genie. 'Next wish?'

'I'd love a billion naira,' replied Akpos.

POOF! One billion naira appeared at his feet. 'Now, every politician in Nigeria has two billion naira,' said the genie.

'Well, that's okay, as long as I've got my billion,' replied Akpos.

'So what is your final wish?' asked the genie.

Akpos thought long and hard. Finally, he said, 'Well, you know, I've always wanted to donate a kidney.'

The book is made up of four main chapters, as well as an Introduction and a Conclusion. Chapter one is made up of an extensive and impressive melding of diverse literatures to develop a theoretical framework and argument that underpins the book. Essentially, Obadare makes the argument that civil society must be seen as more than an area of political action, a broad complex of diverse actors all expressing forms of agency in the wider public realm. Chapter two examines how the notion of civil society developed in

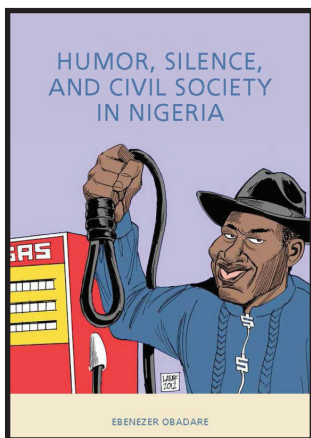
Laughter as the Best Medicine: Coping with the Nigerian Tragicomedy

Ian Taylor

Humour, Silence and Civil Society in Nigeria

by Ebenezer Obadare

University of Rochester Press, 2016, pp. x + 171 pp., \$84.98
ISBN-13: 978-1580465519



Nigeria in the late 1980s and early 1990s in response to the worsening social and economic conditions brought about by the calamitous imposition of Structural Adjustment Programmes and the intensifying autocracy and misrule of military rule under Ibrahim Babangida and Sani Abacha. The separate but concurrent growth and amalgamation of formalised associations and the discourse of civil society, according to Obadare, illuminates the disregard for the ‘historically robust social life outside of associations’ that has typified Nigerian social existence (p. 49). Chapter three then looks at how humour is but one component of Nigeria’s ‘robust social life’. The author engages in a thoughtful discussion of whether jokes can be seen as politically effective. Obadare argues that the political consequences of jokes and their ability to have any political impression or influence at all is dependent on the context. There is no doubt, however, that jokes serve to demystify power relations and can actively ridicule (and thus delegitimize) political actors in the eyes of the populace. In this sense, humour functions both as a coping mechanism for the marginalised individual seeking to come to terms with the daily evidence of the decay of society’s foundations *and* as a device to ‘puncture the hubris of state power’ (p. 67).

Chapter four looks at the potential of silence as a deliberate and conscious political gesture. The chapter focuses on the case of Bola Ige. Bola Ige was a fearless and independent-minded individual, an astute politician as well as a thoughtful intellectual. During the military regimes of Babangida and Abacha, Ige displayed his independence by rebuffing all overtures from them, at a time when other less principled individuals succumbed to opportunism. Ige used his newspaper column to criticise the military regime and their unpredictable and almost comical rule. Ultimately, Ige deemed the situation so ridiculous that he declared that the best way to cope with the situation was to adopt a silent position on matters, i.e. *siddon look*.

Siddon look is a pidgin contraction of ‘sit down and look’ and can be translated to mean many things, such as ‘let’s see how it goes’; ‘I am unconcerned with the going-ons’; or ‘I will keep watching till I feel it is necessary to talk’. *Siddon look* is a form of political agency whereby an actor adopts a passive protest or feigned indifference to what is going on. Bola Ige was the master of this and, as the ‘Cicero of Nigeria’,¹³ had a powerful impact on political discourse in that country. Certainly, the power of Ige’s approach stemmed from his pre-existing status in society and it is doubtful that an ordinary

Nigeria’s *siddon look* stance would have had any effect, although it is interesting to conjecture what might have happened if the mass of Nigeria’s population had adopted this position.

The focus of the book is on the years of military rule, when things in Nigeria reached their nadir and humour was perhaps the best way to cope with the situation. Given that the country has (hopefully) emerged out of that mess, a second volume by Obadare looking at contemporary humour in Nigerian society would be of considerable interest. After all, although the clownish antics of Abacha may have expired in the arms of Indian prostitutes, there is still plenty of material out there in Nigerian political life for scorn and ridicule. Indeed, the thriving media in Nigeria is replete with outlandish stories that, as the saying goes, demonstrate that truth is stranger than fiction. The numerous newspapers in particular are full of puckish columnists with outrageous senses of humour that never cease to mock and expose the goings on of the Big Men and their circles. As everyone knows, jokes are essential parts of Nigerian life, helping ordinary folks to stay optimistic but also intrinsic to conversations and building relations with others.

Taken as a whole, this volume is an exceedingly rich and extremely readable discussion of a largely ignored aspect of Nigerian life. Obadare’s definition of civil society beyond formal associations

helps us take in the role of humour as an expression of agency and as an intrinsic part of the public realm. Obadare’s key target in the theoretical contribution of the book is his debunking of the ostensible claim by non-governmental organisations to be the chief ambassadors of Civil Society (big C, big S). I completely concur with the author’s assertion that concepts of civil society that delimit the meaning to formalised organizations, be they non-governmental bodies or recognised kinship associations, are excessively restrictive and do not match the reality on the ground in the continent (or elsewhere for that matter). It is demonstrably important to take humour seriously as a means to comprehend popular critiques of the political classes and the socio-economic inequalities that characterise Nigerian (and the wider African) society. Obadare’s inclusion of humour and silence as important aspects of the political, and as types of manifestations of civil society and agential resistance is thus a major contribution to the wider debate.

Overall, the volume is an outstanding and thought-provoking read. I have no doubt that the book will inspire future exploration into an aspect of politics and society in Africa that is usually overlooked. It sets a research agenda that promises a great deal of insight and I hope to see more books of this type examining other African situations.

Notes

1. John Makumbe, 1998, ‘Is There a Civil Society in Africa?’, *International Affairs*, vol. 74, no. 2, p. 306.
2. Peter Ekeh, 1975, ‘Colonialism and the Two Publics in Africa: A Theoretical Statement’, *Comparative Studies in Society and History*, vol. 17, no. 1, pp. 91-112.
3. Célestin Monga, 1998, *The Anthropology of Anger: Civil Society and Democracy in Africa* Boulder, CO: Lynne Rienner.
4. Peter Lewis, 1996, ‘From Prebendalism to Predation: The Political Economy of Decline in Nigeria’, *Journal of Modern African Studies*, vol. 34, no.1, pp. 79-103; Karl Maier, 2000, *This House Has Fallen: Nigeria in Crisis*, London: Penguin; Peter Cunliffe-Jones, 2010, *My Nigeria: Five Decades of Independence*, New York: Palgrave.
5. Austin Avuru, 2005, *Politics, Economics and the Nigerian Petroleum Industry*, Lagos: Festac Books.
6. Gregory White and Scott Taylor, 2001, ‘Well-oiled Regimes: Oil and Uncertain Transitions in Algeria and Nigeria’, *Review of African Political Economy*, vol. 28, no. 89, p. 333.
7. Alexandra Gillies, 2007, ‘Obasanjo, the Donor Community and Reform Implementation in Nigeria’, *Round Table*, vol. 96, no. 392, p. 576.
8. Agwuncha Nwankwo, 2002, *Nigeria: The Stolen Billions*, Enugu, Nigeria: Fourth Dimension.
9. *Vanguard* (Lagos), October 26, 2004.
10. *Daily Trust* (Abuja), December 14, 2007.
11. See Michael Peel, 2009, *A Swamp Full of Dollars: Pipelines and Paramilitaries at Nigeria’s Oil Frontier*, London: IB Tauris.
12. Ibrahim Gambari, 2008, ‘From Balewa to Obasanjo: The Theory and Practice of Nigeria’s Foreign Policy’, in Adekeye Adebajo and Abdul Mustapha, eds., *Gulliver’s Troubles: Nigeria’s Foreign Policy After the Cold War*, Scottsville: University of KwaZulu-Natal Press, p. 61.
13. *The Nation* (Lagos), December 25,



Introduction

Paul Williams’s book *War and Conflict in Africa* is by far the most comprehensive and richly nuanced study of war and conflict on the African continent available. It is impressive in its empirical sweep and analytical rigour. Paul Williams ably demonstrates the complex contours of war and conflict. Like all other key empirical puzzles and intractable theoretical questions, the causes and consequences of war and conflict have no easy answers. The tendency to mine findings and deploy stylized models always inevitably yields superficial answers, something that Williams admirably steers clear of. Yet the author’s tendency to see everything in instrumental terms strikes this reviewer as a little over-stated.

No other continent witnessed war and conflict at the turn of the century on the

Understanding the Dynamics of Violent Conflict in Contemporary Africa

Moses Khisa

War and Conflict in Africa

by Paul D. Williams

Polity Press (Cambridge), Second Edition, 2016, ISBN: 9781509509058

scale and magnitude that Africa did. The intensity of armed conflict spiralled following the end of the Cold War. For example, ‘the average number of armed conflicts in Africa starting each year during the 1990s was twice that of the previous decade’ (p. 5). Therefore, Williams’s book is an important contribution to the scholarly debate on a very critical

question and empirical puzzle: why have African states and societies been more prone to war and what underlying factors account for the persistence of armed conflict on the continent?

The strength of this volume lies in its ontological orientation and theoretical thrust. Like other big social questions, the causes and consequences of armed

conflict defy the search for findings and the rush for conclusions. Acutely aware of the complexity of conflict, Williams patiently works through the multiplicity of ‘recipes for making wars and the multiple ingredients which go into them (p. 9).’ This is an important departure from the tendency to mine data and deliver an elegant causal argument based on a supposedly singularly decisive variable.

The rest of this essay proceeds in two broad sections. In the next section, I summarise William’s central arguments and the overall structure of the book. The book’s central claim may not surprise a keen student of contemporary African politics, but it is nevertheless compelling in the empirical material it marshals and the theoretical insights it provides. In the second section of this review, I turn to a critical appraisal of the book and some concluding reflections.

The project, argument and structure

The project and the argument

In the post-Cold War era, the African continent was seen as a theatre of especially low-intensity, yet decidedly destructive, conflict. The destructive theatre caught the imagination of the Western media, the fascination of mostly Western scholars and the proliferation of largely Western humanitarian operations. Over the last few decades, the business of war and war-related activities in Africa has produced a legion of experts and researchers looking for answers and technocrats trying to implement solutions; from scholars and journalists to workers of aid agencies and international organizations. The political economy of this business of war yielded sobering scholarly analyses; but it also distorted and sensationalised representations for Western audiences that are mobilised into trying to 'save' Africa.

Williams's ontological approach focuses on 'the actors, institutions and processes through which social change occurs,' and views Africa's wars as 'complex social processes which are *simultaneously*, but to varying degrees, local, national, regional and global' (p. 43). This raises the legendary 'level of analysis problem' (identifying the locations for sources of explanation) in the study of international relations, and by extension the level of explanation problem (assigning explanatory weight to different locations). Williams refers to the different levels of analysis and explanation as scapes and these can be seen as local, national, regional and global warsapes.

Like all matters of socio-political, Africa's wars were local. In many of the wars across the breadth of the continent, 'local agendas and the contours of domestic politics played decisive roles in their onset, their sustenance and, ultimately, their endings.' Wars were fought over and involved changing configurations of power, authority and identity in the relationships between local actors (pp. 45-6). At the national level, contests over power and the failure of states to effectively broadcast power made possible war outbreak, escalation and recurrence. Regional security complexes driven by porous borders and cross-border kinship ties and commercial dealings played a contributing role in fuelling Africa's wars. Finally, at the global level, the flow of finances, diffusion of ideological narratives and the geo-strategic imperatives especially in the context of the war on terror all coalesced in ways that facilitated war onset and fostered war continuation (pp. 49-50).

Williams's central argument is that African wars and conflict can be located at the interstices of state and society relations. In examining a range of recipes that are the ingredients for war – governance, natural resources, sovereignty, ethnicity and religion – he underscores the regular use of violence to attain state power and economic advancement. The chief source of war and conflict, Williams argues, 'was the way in which regimes in many of the continent's weak states prioritised their survival over pur-

suing genuinely national development and were quite willing to use violence to deal with any serious challenges' (p. 62). The logic of neopatrimonialism that entailed informal and personal ties of exchanges and reciprocities for political legitimation left most African states weakly institutionalized and therefore vulnerable to breakdown of social order and ultimately war and protracted conflict.

Williams quite impressively resuscitates the explanatory value of the neopatrimonial model which has dominated studies on African politics but has somewhat lost its analytical verve and empirical illumination. In a careful and rigorous examination of the different recipes that either foment or foster war, Williams convincingly concludes that 'students interested in understanding why Africa's wars break-out could do far worse than focus their attention, at least initially, upon the dynamics within the continent's neopatrimonial regimes, the political struggles related to issues of sovereignty and self-determination, and the manipulation of ethnic identities by political elites' (p. 275).

He also concludes that 'analysts should be more sceptical about viewing so-called natural resources and religion as principal ingredients in the outbreak of Africa's wars' (ibid). Even though he fails to eschew an overly instrumentalist thrust, to which I return in the conclusion, Williams provides a more refined and nuanced role of neopatrimonial politics and the instrumental use of disorder than one finds in, for example, the lucid work of Patrick Chabal and Jean-Pascal Deloz (1999).

Structure

The book is divided into three major parts. The first part (chapters one and two) provides a comprehensive quantitative summary of Africa's post-Cold War wars, the casualty figures for both armed and civilian. In this part of the book, Williams pulls together data from the Political Instability Task Force (PITF) of a group of American scholars, the Uppsala Conflict Data Program (UCDP) and a study for the UK government done by Monty Marshall in 2006. From these different data sets, there is an attempt to count the total number of major armed conflicts, armed conflict related events, battle deaths and war-related deaths. In addition, and most recently, there has been use of geographic information system (GIS) by UCDP and the Armed Conflict Location and Event Data (ACLED) program to identify and plot the location of conflict events.

The quantitative material underscores the concerted if futile determination of scholars and humanitarian agencies to generate statistics for easy use in representing Africa's wars and conflicts. Williams draws on these different data to ascertain the intensity of and responsibility for conflict, notwithstanding the shortfalls. 'Since some form of statistics

are a necessary point of departure for any analysis,' Williams writes, 'their limitations are best acknowledged and addressed explicitly' (p. 38). Generating quantitative data involves decisions about collection and interpretation which invariably means we get conflicting and often contradictory findings. At any rate, whether measured in terms of its population or the number of states, 'post-Cold War Africa has suffered more than its fair share of organized violence,' making it important to search for explanations (ibid). Conflict has actors and players, rebels and governments. But it also has the socio-political terrain and the ontological circuit. This is the analysis that Williams takes up in the second chapter.

In part two, the author shifts to a detailed analysis of the major explanatory nodes that inform African wars and conflicts. Chapters three through seven address one factor in turn, from the preponderantly deleterious nature of neopatrimonialism (chapter three), the role played by Africa's natural resources in fueling conflict (four), the fight over the currency of sovereignty (five) and how to situate ethnicity (six), to religion in Africa's wars (seven). In a sense, this is the heart of the book. Williams spends more time and covers greater ground in this part of the book, meticulously dissecting the explanatory value of each of these five possible explanations for both conflict onset and persistence.

Africa's neopatrimonial regimes presided over states that were vulnerable to disorder and war in the event of economic and political crises. The logic of neopatrimonial rule entailed pursuing ill-thought economic policies that hurt African economies while delivering short-term political dividends. At the nadir of bad economic management under what Robert Bates (2008) referred to as 'control regimes,' countries like Congo-Zaire, Congo-Brazzaville, Liberia, Rwanda, among others, were susceptible to war outbreak when economic conditions degenerated and political disagreements occurred. Economic crisis made it difficult for the regime to satisfy societal demands from the spoils system. And as revenues declined due to reduced demand for primary commodities such as coffee and cocoa on the global market, state elites moved from being protectors to predators. The upshot was state failure.

Related to this, long-surviving neopatrimonial regimes easily produced conflict during the 'third wave' of democratization (Huntington 1991). Pressures for democratisation created factional struggles and severe political instability was most likely to happen when a country begins the transition from an autocracy to a partial democracy (p. 81). The survival strategies of the neopatrimonial regimes (ethnic marginalization, weak and fragmented state institutions such as the military) 'often increased the risks of generating economic and political crises and made it harder to deal with insurgencies when they formed' (p. 85).

In assessing the role of natural resources, which has been the subject of a lot of the literature on conflict, the most evocative being the 'greed and grievance' thesis (Collier and Hoeffler 2004), Williams concludes that resources were not central ingredients but were sometimes important in understanding how certain conflicts endured and why they assumed the forms they did. Where resources were highly profitable, as in Congo, they made conflict intractable. A related resource over which African wars were fought was sovereignty – the currency and benefits that accrue from being an independent and internationally recognised nation-state. Having sovereign power comes with a slew of material rewards in the international circuits of trade, commerce and illicit transactions. This utility of sovereignty was underlined by Pierre Englebert (2009). Thus, a great many African wars have centred on the quest for self-determination and struggle to acquire sovereign existence for its utility.

The two final ingredients analysed by Williams can be broadly characterised as sectarian factors: the role of religion and ethnicity. The ethnic factor plays a central but often misconceived role in African politics and particularly in the politics of conflict. Williams argues that the construction of specific ethnic identities to support particular political agendas has frequently been an important ingredient of Africa's wars. But the 'so-called ethnic wars,' Williams contends, 'are usually the result of political power struggles between elites whose actions do not simply reflect static ethnic identities... (p. 141).' The political importance and consequences of ethnicity can be constructed and deployed strategically by actors in order to shape the contours of the political landscape (p. 146). Ethnic dominance fuels inter-ethnic conflict while intra-ethnic conflict occurs when the 'ethnic card' is played 'as a result of political infighting within the incumbent ethnic group between ethnic extremists and moderates' (p. 147).

With regards to the role of religion, Williams notes that religious beliefs and organisations were both a source of solidarity, comfort, assistance, on the one hand, and a means of justifying extreme acts of oppression and violence. Overall, Williams concludes, 'with a few exceptions, religious beliefs and organisations were more influential in shaping the dynamics of combat than in triggering the outbreak of war' (p. 162).

In the third and final part of the book (chapters eight to eleven), Williams analyses some of the notable responses to war and conflict on the continent. Chapter eight covers continental 'organisation-building', initially under the Organisation of African Unity and later the African Union, as well as through myriad Regional Economic Communities (RECs). Chapters nine and ten are on peacekeeping and peace operations, respectively, while the final chapter (eleven) tackles external responses through aid and humanitarian operations. The book ends with a short concluding chapter.



The chapters on the OAU/AU/RECs, peacekeeping and peace-operations are easily the most empirically informative in the book as they cover areas less theorized and less researched in studies of conflict in Africa. With the final end of the vestiges of colonial rule and apartheid in southern Africa, the OAU's relevance waned and the transition to the AU was supposed to breathe new life in a project of continental solutions to Africa's security dilemmas. The AU's flagship programmatic agenda, the African Peace and Security Architecture (APSA), turned out to be a disappointing undertaking bedevilled by conflicting interests among African states and lack of sufficient funds. There were a great many lofty ideas and grand schemes but little execution of results. From the creation of a continental early warning system to the formation of an African standby force, Williams concludes, the APSA came across 'as just the latest mechanism to extract assistance from foreigners and help preserve regime security' (p. 212). It is the politics of extraversion par excellence, à la Jean-François Bayart (2009). The same problems of limited resources, poor coordination and conflicting actor-interests were coupled with what Alex de Waal (2015) referred to as the business of power in the political market place where political loyalty is traded. These problems were often compounded by the perceived limited strategic value of the continent in the global geopolitical matrix.

By far the biggest response to war and conflict in Africa has been external aid intervention, both humanitarian and development aid. Williams addresses this in the last chapter of part three. Both forms of aid got entangled in the conflict complexes and simultaneously mitigated but also fuelled conflict. While humanitarian aid ameliorated the living conditions of the most vulnerable in

conflict zones, it also, at least inadvertently, contributed to resourcing insurgents. The question of moral hazard was stark. Activities of relief workers and aid agencies often became a substitute for political action and contributed to weakening already weak African states. In the end, realizing the goal of 'aiding the poor' fell short. But it did not matter that the agencies couldn't actually save the victims, writes Williams, because 'in the world of humanitarian aid, unlike the corporate world, it was not the satisfaction of the client that determined the financial viability of the humanitarian international; it was the satisfaction of the donors' (pp. 259-60).

On the other hand, while development aid aimed to reduce the conditions that facilitate insurgency such as extreme poverty, it also provided 'a life line for various corrupt patronage systems...' (p. 272). The received wisdom in the international development industry was that poor countries needed a push to overcome poverty and remove conditions that make war possible. Thus, since 2005, development assistance averaged about \$50 billion each year, and the predominant thinking was that more aid would yield better results. But critics like the Zambian economist and public intellectual Dambisa Moyo (2009) have compellingly shown that aid and overall development assistance has done more harm than good to African economies. But even if aid and development assistance positively impacted African economies, the Arab Spring uprisings demonstrated that 'economic growth alone is not an antidote to political instability if people's basic political rights are stifled' (p. 273).

Conclusion: Critical Assessment

Paul William's book is easily the most comprehensive and thoroughgoing study of contemporary wars and conflicts on the

African continent, their causes, consequences and responses. The author covers enormous empirical ground and provides a wide spectrum of theoretical insights. The synthesis of quantitative data from more than five different data programs gives the book an impressive empirical grounding. A rigorous examination of five different possible explanations yields a more refined focus on what has been the nerve centre for wars and conflicts on the continent. That said, the keen reader will take issue with Williams on several fronts. I will highlight only a few here.

First, the book makes no mention of the typologies of warfare on the continent, something ably undertaken by William Reno (2011). The fact that Africa's wars have been decidedly different at different historical times means their motivations were also different and the causes distinct. This also means that some of the wars analysed by Williams were not just inevitable but in fact necessary. Taking into consideration this important empirical reality has implications for understanding both the intensity and extent of conflict in Africa.

The second problem lies in what is in fact the book's strength: understanding conflict as the function of complexes operating at different ontological levels. For causally oriented scholars, the question that naturally arises is how to carefully isolate the causal chains and causal mechanisms at play in understanding conflict as it happens on the different levels of analysis. This is of course key for those who believe that the ultimate value of social research is providing precise causal arguments.

The third issue that one may take with Williams' work is the heavy bias towards instrumental explanations. It appears that everything comes down to the instrumental and manipulative ways of political elites and specialists

in violence. This is all fine except that the agency of the subaltern, of the man and woman at the bottom of the puzzle, easily gets set aside rather easily and uncritically. The limits of instrumentalism are something that Williams seems not particularly conscious of, at least in the understanding of this reviewer.

References

- Bates, Robert, 2008, *When Things Fell Apart: State Failure in Late Century Africa*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Bayart, Jean-François, 2009, *The State in Africa: the Politics of the Belly*, Cambridge: Polity Press.
- Chabal, Patrick and Jean-Pascal Deloz, 1999, *Africa Works: the Political Instrumentalization of Disorder*, Oxford: James Currey.
- Collier, Paul, and Anke Hoeffler, 2004, 'Greed and Grievance in Civil War,' *Oxford Economic Papers*, 56/4, Oxford.
- De Waal, Alex, 2015, *The Real Politics of the Horn of Africa: Money, War, and Business of Power*, Cambridge: Polity.
- Englebert, Pierre, 2009, *Africa: Unity, Sovereignty and Sorrow*, Boulder, CO: Lynne Rienner.
- Moyo, Dambisa, 2009, *Dead Aid: Why Aid is Not Working and How there is a Better Way for Africa*, New York: Farrar, Straus and Giroux.
- Reno, William, 2011, *Warfare in Independent Africa*, New York: Cambridge University Press.



Africa's *Third Liberation* examines how the continent could finally liberate itself from degrading poverty. Mills and Herbst contend that Africa's first two liberations, liberation from colonialists and liberation from the liberators, would remain incomplete unless Africa is able to ensure development that provides decent life to its people and jobs to the restless youth. The third liberation, according to the authors, should also free the continent from the deeply entrenched politics of patronage and corruption.

The volume starts with a note of optimism about the prospects of African economic transformation. Indeed, in the period spanning 2000-2010, six of the ten fastest growing economies in the world were African, including Angola, Chad, Ethiopia, Mozambique, Nigeria, and Rwanda (p. 1). In addition to economic growth, many sub-Saharan African countries saw remarkable expansion of infrastructure and social services. For instance, there has been a phenomenal growth of the telecom sector in the continent. This remarkable development also changed the way the

Shopping for Ideas to Unlock Africa's Economic Potential

Asnake Kefale

Africa's Third Liberation: The New Search for Prosperity and Jobs

by Greg Mills and Jeffrey Herbst

Penguin Random House Company (Cape Town), 2014 edition, pp. 276,

R150.00, ISBN: No. 978-0-14-353882-0

continent is viewed by foreign observers. A good testimony to this change is how *The Economist*, the 'stalwart mouthpiece of laissez-faire capitalism', changed its branding of Africa from 'hopeless' to 'hopeful and rising'.²

In addition to economic growth, political and governance reforms, the decline of conflicts and the consensus among African leaders that development cannot be achieved through aid (p. 14) provide important ingredients for Africa's third liberation. In other words, the volume under review aims to identify ways and means that would help African leaders to bring about long-term development.

Economic development, the authors contend, should ensure jobs to the youth. As Africa is home to one quarter of the world's population under 25 (p. 2), failure to produce jobs, Mills and Herbst caution, would have detrimental consequences for the continent's future.

Africa's Third Liberation is an informative volume and, unlike many books examining the predicaments of African economic development, does not shy away from making recommendations. The volume begins with an examination of the problems that African economies face by drawing on the experiences of 12 countries. It then considers broadly

the development experiences of five Central American, four Asian, and two Middle Eastern countries with the aim of bringing lessons to Africa. The authors, by covering a large number of countries (23 to be precise), have shown their preference to breadth rather than depth. The sheer size of the countries covered in this volume also raises an important question – which country's experience is more relevant to Africa?

The volume comprises five chapters (excluding the introduction and the conclusion). The first chapter provides an overview of growth and liberalisation at the continental level. Before identifying some of the key features of the recent growth in Africa using statistical data, the chapter draws attention to the long-standing impacts of the two lost decades of African development – the 1980s and 1990s.

Since the mid-1990s, there has been positive continental per capita growth. This sustained growth brought some crucial changes. One of these changes, according to this volume, is the widening of the 'gap between high and low performing African countries'

(p. 36). Smaller countries like Equatorial Guinea, Namibia, Botswana, Mauritius and Seychelles showed better economic performance than the larger countries like the Democratic Republic of Congo (DRC), Ethiopia and Nigeria (p. 37). This insight is not only interesting, but also defies the long-standing notion that population and geographic size are crucial for economic transformation due to economies of scale and large markets. The factors that the authors give to explain the better economic performance of smaller countries include lower population pressure, natural resources like oil, and better economic and political governance. In contrast, the larger countries continue to face problems of insecurity (pp. 37-8).

The second chapter assesses the economic performance of 12 African countries (namely, Angola, Burundi, Cote d'Ivoire, DRC, Ethiopia, Kenya, Lesotho, Malawi, Mozambique, South Africa, Zambia and Zimbabwe) with an expressed intention of exhibiting policy bottlenecks that created obstacles for growth and job creation. The third, fourth and fifth chapters examine lessons that Africa could draw from the development experiences of selected Central American, Asian and Middle Eastern countries, respectively.

Explaining the Ailment of African Economies

Chapter two of this volume discusses the major factors that could help explain the ailment of sub-Saharan African economies by looking at the experiences of the 12 African countries cited above. The countries included in this broad survey come from different geographic regions of the continent and vary widely in terms of economic development and political history. The treatment of each country also varies in terms of length and depth of analysis. There is no good explanation why these particular countries were chosen. One major thread that connects all of them is, however, the difficulty that the countries are facing in reforming their economies. The analysis of Africa's economic woes could be seen from four interrelated angles.

Firstly, Mills and Herbst persuasively explain how economic development in the continent was hampered by misguided redistributive policies. They draw on the experiences of countries like South Africa, Malawi and Zimbabwe to prove their point. In South Africa, the massively expanded public service and the welfare system put a heavy burden on the economy, particularly on the mining sector. Indeed, the sector has been declining due to tax burden (p. 62). The other example that was given to show the adverse effects of redistributive policies was the Malawian fertilizer distribution programme. This scheme provides to poor farmers heavily subsidized fertilizers and other farm inputs, estimated to be 1.6 million in 2011 (p. 68). The scheme created dependency among farmers and was susceptible to corruption (p. 68). In Zimbabwe, redistributive policies ranging from gratuity payments and pensions to war veterans to redistribution of farmlands formerly owned by white

farmers led to the decline of production and skyrocketing inflation (p. 117).

Mills and Herbst undoubtedly made a good argument about the adverse impacts of redistributive policies on economic growth. They, however, failed to examine the political and economic ramifications of these policies. In countries like South Africa, where horizontal inequality is large and the economic divide takes racial lines, redistribution policies are important not only to redress economic injustice but also to ensure political stability. Indeed, as discussed in the same volume, Malaysia, which was afflicted by racial economic inequality, used a policy of economic redistribution, popularly known as *Bumiputra*, to successfully reduce the income gap between the indigenous ethnic Malays and the economically dominant Chinese minority (p. 178).

Secondly, the volume discusses how low productivity hampers economic growth. Mills and Herbst convincingly argue the need to enhance the skill and productivity of the African worker if Africa is going to attract investment. They give a sobering example of the problem of productivity by looking at the case of South Africa, arguably the most advanced economy in sub-Saharan Africa. Thus, 'between 1990 and 2009, multi-factor productivity increased only two per cent per year while unit labour costs rose 5.7 per cent' (p. 59). Because of this, Mills and Herbst contend, South African companies have been investing in capital-intensive technologies and outsourcing jobs.

Thirdly, Mills and Herbst showed how 'vested politico-economic interests' continue to hamper job creation and growth in Africa. Angola, which has indeed emerged as a 'land of ironies' (p. 97), is given as a good example to show how vested political interests frustrate inclusive development and bring massive inequality. The figures about Angola are indeed damning. In a country where 'average per capita income is nearly \$US 9000, more than two-thirds of the approximately 8 million Angolans live under the US\$2 per-day poverty line' (p. 97). It is a matter of no surprise then that people hold the view that the ruling party, the People's Movement for the Liberation of Angola (MPLA), remains a hegemonic distributor of wealth, which creates millionaires (p. 98). As clearly narrated in the volume, similar patterns of cronyism and patronage are seen in countries like DRC, Zimbabwe and Kenya.

Fourthly, the volume discusses how the crowding out of the private sector and government control regimes undermine growth and the creation of jobs. Actually, what the authors said about Mozambique, where the private sector is not only over-regulated but also crowded out by state-linked actors, reflects the situation in many other African countries (p. 103). In Ethiopia, for instance, as a foreign economist whom the authors

interviewed in Addis Ababa said, 'every law is extremely complicated. They [the government] would like to follow China, and micro-manage the economy, but they do not have the quality of the administration' (p. 115). Mills and Herbst also showed how Ethiopia's unfriendly visa regime undermines the development of the tourism sector in the country despite serious official commitment to expand the industry (p. 113).

The main conclusions that emerge out of the second chapter are the need for Africa to move away from distributive policies and statist control regimes and provide more space to the private sector (p. 124). In other words, the authors recommend the reintroduction of policies of economic liberalization and free market to reinvigorate growth and job creation in the continent. However, before arriv-

ing at such a conclusion, Mills and Herbst should have made two things clear. First, what makes their recommendations different from the policies of economic liberalization that were promoted by donors and international financial institutions under the rubric of structural adjustment programmes (SAP) during the 1980s and 1990s? Second, in the face of the failure of earlier efforts to liberalize African economies, how can one be sure that their recommendation for a new round of liberalization would be successful?

Lessons for Africa

After a thorough examination in the second chapter of the ailments of African economies and the deadlock that the reform movement faced, in chapter three, four and five of the volume, Mills and Herbst broadly explore the lessons that selected countries from Central America, Asia, and Middle East could provide to Africa. Chapter three deals with the lessons that could be generated from the experiences of five Central American countries, namely, Guatemala, El Salvador, Honduras, Nicaragua, and Costa Rica. The survey of the five countries provides first hand experiences about the difficulties and successes recorded regarding growth and jobs in Central America. The authors were not oblivious to the differences that exist between Africa and Central America. They, however, contend that as sub-Saharan Africa and Central America share profound similarities, there are lessons that the former could learn from the latter.

The records of the five Central American countries covered in this volume are mixed. The key drivers of growth in the region are agriculture, *maquilas* (duty-free export processing zones, which are also known as free zones/industrial parks) and tourism. The trailblazer in the region is Costa Rica, a country of 3.5 million people. The country is indeed unique in the region in many regards. As indicated in the volume, its 'exports rose from US\$870 million in the early 1980s to US\$9.3 billion in 2010' (p. 165). The country not only managed to expand its economy but also to success-

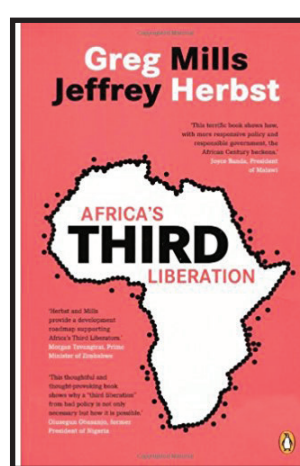
fully diversify its exports. Accordingly, Costa Rica exports thousands of high tech industrial goods as well as the previously dominant agricultural products like banana and coffee. The reasons for the success of Costa Rica, according to Mills and Herbst, are the opening up of the economy, higher investment on education and the determination of the political leaders to get the country out of patronage politics (p. 168). While Costa Rica was successful in diversifying its economy away from the *maquila* sector, the other four countries continue to depend on this sector for the creation of new jobs (p. 136).

The *maquila* sector, which plays a central role in the provision of jobs in Central America, faces a major challenge in the shape of rising production costs and minimum wages (p. 142). Hence, the countries of the region compete in order to attract foreign investment by reducing minimum wages and production cost. Honduras went further than any of the other countries of the region in providing incentives to international companies. Accordingly, 'the *maquilas* have been completely exempt from all taxes, with no restriction on capital repatriation or, unusually, on local sales tax' (p. 156). Moreover, the government fixed the minimum wage under US\$ 200 and allowed the employment of 40 per cent of the workforce on 'part-time' basis without benefits (p. 156). In its bid to win more investment, the Honduran government even pursued the 'charter city' scheme. Under this scheme, the government made the '... legal and tax environment in Honduras – or parts of it – akin to Singapore or Hong Kong...' (p. 157). For this purpose, the constitution was amended in August 2011. Following the introduction of the *maquilas* in 1990, there were positive changes in the export performance of the country. Accordingly, 'exports have grown from US\$113 million, when the *maquilas* first started in 1990, to more than US\$ 3.6 billion in 2008. By mid 2011, there were 253 companies producing goods and services within these free zones "parks"' (p. 156).

The fourth chapter examines what Africa could learn from the Asian experience. The chapter starts by making a comparison of the economies of Nigeria and Ghana with Indonesia and South Korea, respectively. The comparison gives a good glimpse of the economic decline that had taken place in Africa. Both Nigeria and Ghana had higher per capita income than the two Asian countries during the 1950s and 1960s.

Much of Southeast Asia, according to the authors, follows a similar pattern of growth: 'agricultural revolution based on land reform segues into progressive industrial development through garment, light manufacturing and electronics, and then into services' (pp. 173-174). The volume also mentions that crucial to the success of the region has been the attention given to girls' and boys' education and diversifying economies – from agriculture, to light industry, and to service and knowledge based industries (p. 175).

Having presented this general trend, the authors discuss the experiences of



four Asian countries, namely, Malaysia, the Philippines, Vietnam and Bangladesh. Malaysia followed a development trajectory like the other Southeast Asian countries. Immediately after independence, Malaysia revolutionized its agriculture and then ventured into manufacturing industry (p. 178). First, it developed import substitution industries; then it proceeded to heavy industries (p. 179). With the advent of the information age, Malaysia began to invest heavily in information technology (IT) industries (p. 182). Using a series of five-year development plans, Malaysia was able to transform its economy. Policies of economic redistribution and government support to selected industries, which were identified by Mills, and Herbst as counter-productive to African growth, were effectively used by Malaysia to bring about economic transformation and reduce inequality. The relatively successful use of redistribution policy and support to selected industries by Malaysia shows the difficulty of dismissing such policies outright in Africa.

In comparison to the other countries of the region, the economic performance of the Philippines has been low. This is despite its huge potential in terms of educated human resource and also minerals. Due to its weak economic performance, the country earned the unenviable name of the ‘sick man of Asia’ (p. 187). But in recent years, the country has emerged as a ‘service leader’ using free zones (p. 186). While free zones of Central America specialize in the production of consumer goods, Philippine’s free zones specialize in the provision ‘back-office’ services for multinational corporations. The Philippines government banked on its citizens’ English language skills and low wages to attract foreign companies to export their back office work to the country. As a result, the Philippines overtook India in 2011 in what is called Business Process Outsourcing (BPO) and the sector generated US\$9 billion in 2010 (pp. 190-1).

Vietnam, which is still governed by a Marxist-Leninist party, managed to turn around its economy by providing room for private enterprise. Accordingly, the country, which was a net food importer,

became the second largest exporter of rice following its economic reforms (p. 199). Indeed, from 1990 to 2005, agricultural production in Vietnam nearly doubled. What Vietnam achieved in the production of coffee after it liberalized its economy is stunning. In 2000, Vietnam from nowhere became the second largest exporter of coffee, next to Brazil (p. 199). The country has also registered positive results in the industrial sector, including in the manufacturing of apparel, footwear and consumer electronics.

Bangladesh, which is one of the densely populated countries of the world with high levels of poverty, managed to turn around its economy through policies of economic liberalization. The government uses tax incentives, low minimum wages and export processing zones (EPZ) to encourage investment, particularly in the apparel and textile industry. In 2011, the industry employed about five million people and generated, more than 80 per cent of annual export earnings, which was estimated at about US\$18 billion (p. 203).

Chapter five examines lessons that Africa could learn from two Middle Eastern countries, Dubai and Israel. Actually, the authors themselves admit that what Africa could learn from the experiences of Dubai and the other oil rich countries of the Gulf is limited (p. 221). But the effort of Dubai and the other Gulf countries in diversifying their economies, which are heavily reliant on oil and gas, is instructive to those African countries whose economies are dependent on mineral resources (pp. 213-214).

The discussion on Israel brings good insights in several respects. The main lessons for Africa include the Israeli experience in creating closer collaboration among the government, research institutions and business and its heavy investment on human resource development. As explained in the volume, the secret behind Israeli’s massively successful horticulture industry is the use of innovative farming methods developed by its agricultural research organizations (p. 232). Israel has also a good experience regarding innovation. The government provides seed money for start up projects on a competitive basis. The seed money

will be repaid if the projects become successful and make it to the market. This collaboration was one of the key reasons for the success of Israeli high tech and IT industries (pp. 228-9).

Instruments for Africa’s Third Liberation

The exploration of the experiences of the eleven countries covered in this volume undoubtedly gives ample lessons for Africa. The chief message that Mills and Herbst want to send to African policymakers is the need to adopt what they call ‘conventional model of development’, which empowers private enterprise and opens markets (p. 240). As noted above, however, it is not clear how this key recommendation is different from the policies of economic liberalization that were forced upon African states in the name of structural adjustment programmes.

One of the most important policy instruments that were used to spur growth and create jobs both in Central America and Asia, as discussed in this volume, has been the development of free zones. In recent years, countries like Ethiopia have shown strong interest in the development of free zones/industrial parks to create employment and raise much-needed foreign exchange. But the limitations of this policy option are not adequately discussed in the volume. The most important challenge regarding free zones is the incessant desire of multinational corporations (MNCs) to reduce cost. As a result, MNCs relocate their operations where the cost of production is lower and incentives are the greatest. This puts developing countries at a disadvantage; they compete to attract foreign investment by lowering wages and reducing production cost. Moreover, free zones do not have a particularly stellar record in creating decent jobs and in respecting workers’ rights.

The main shortcoming of this volume is, however, the lack of a discussion on the ‘ideology of development’. This is in spite of the authors’ claim that the lack of ‘ideology of growth’ is one of the key reasons that explains the difficulty in sustaining economic reforms

in Africa (p. 3). One important missing point in this regard is a discussion of the ideology of the developmental state. In recent years, the developmental state, which emphasizes the strategic role that the state plays in economic transformation, has become influential in African development discourse.³ In light of this, it would have been helpful to examine how this ideology worked in Asia and what Africa could learn from the Asian experience.

The volume also overlooks the issue of how intra-African economic cooperation could contribute to Africa’s economic transformation. Nor are the challenges and opportunities that the rise of China and India in Africa provides to *Africa’s Third Liberation* discussed.⁴

In spite of such limitations, *Africa’s Third Liberation* is an important contribution to the issue of African development. Its chief strength lies in the provision of first hand experiences of several countries from which African leaders can draw lessons to reinvigorate the continent’s hopes for economic transformation and the creation of jobs.

Notes

1. Doug Lorimer, 2002, *Imperialism in the 21st century: war, neo-liberalism & globalisation*, Broadway, NSW: Resistance Books, p. 28.
2. Kingsley Chiedu Moghalu, 2014, *Emerging Africa: How the Global Economy’s ‘last Frontier’ can prosper and matter*, London: Penguin Books, p.1.
3. Thandika Mkandawire, 2001, ‘Thinking about developmental states in Africa’, *Cambridge Journal of Economics*, Volume 25, Issue 3.
4. Fantu Cheru and C. I. Obi, eds., 2010, *The rise of China and India in Africa: challenges, opportunities and critical interventions*, London: Zed Books.



Dani Nabudere’s Afrikology

A Quest for African Holism

By
Sanya Osha

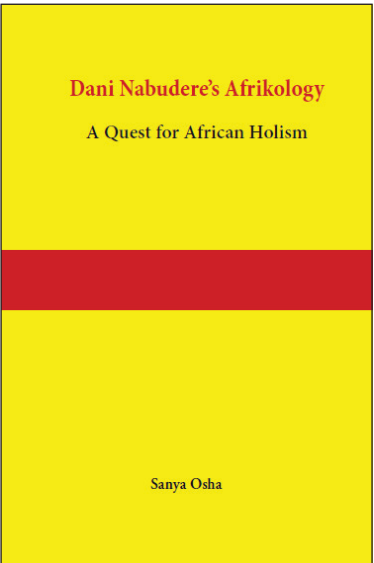
ISBN: 978-2-86978-753-7

164 pages

Dani Wadada Nabudere, the illustrious Ugandan scholar, produced a diverse body of work on various aspects of African culture, politics, and philosophy. Toward the end of his life, he formulated a theoretical construct that he termed “Afrikology.” Unlike most other Afrocentrists, who have stopped with the task of proving the primacy of the Egyptian past and its numerous cultural and scientific achievements, Nabudere strenuously attempts to connect that illustrious heritage with the African present. This, remarkably, is what makes his project worthy of careful attention. His corpus is multidisciplinary, although a major preoccupation with Africa is discernible in virtually all his works. His writings deal with critiques of imperialism, African political systems, processes of globalization and Africa’s location within them, and finally the ideological and existential imperatives of Afrocentric discourse.

Sanya Osha has written a deeply profound study of one of Africa’s most brilliant thinkers. Osha is a towering figure among leading social scientists and intellectuals of this generation. I am truly excited about this book and believe that it will further clarify Nabudere’s outstanding contribution and remarkable achievement.

Molefi Kete Asante



As the latest addition to the literature on the Ethiopian developmental state, published mainly in the context of the political crisis that has been currently shaking the country, any reader of (Ethiopian) political economy would benefit from reading this book. The Ethiopian developmental state and its 'impressive' achievement is the central subject matter of Aaron Tesfaye's book. Conceptualizing economic development broadly as a process of transforming not only the economic sector but also the social and the political structure of a country, the author explores this transformation process anchoring his analysis on the role of the Ethiopian state. Defining the developmental state by its ideology and structural autonomy from society, Aaron sets the major problematique of the book - the history of successful developmental states in Africa - in order to debunk the Afro-pessimist representation of African states as collapsed and too weak to be agents of development. Indeed, using the success stories of Botswana and the emerging success of Ethiopia as evidence, the author debunks the pessimist representation of African states. It is the empirical record of economic growth measured in GDP and the impressive performance in achieving Millennium Development Goals and self-proclaimed emulation project of 'developmental' state by Ethiopian leaders, acclaimed by scholars and international aid agencies alike, that constitute the rationale of Aaron's book.

The book is divided into six chapters. The introductory chapter presents the historical, theoretical and conceptual context of the politics of development in East Asia, Latin America and Africa. The chapter is divided into two broad sections. In the first section, the author gives a history of the current Ethiopian developmental state. Aaron argues that in embracing the idea of the developmental state, the incumbent party, the EPRDF (Ethiopian People's Revolutionary Democratic Front) was inspired by the 'East Asian Miracle'. The party had to adjust to the post-cold war world order and the developmental state with one dominant party system was an ideology proximate to its old socialist creed.

The author commends EPRDF for transforming not only the economy but also the political structure of Ethiopia. The EPRDF's success is described against a backdrop of the oldest 'predatory' political economy in the continent. The author defines the historical Ethiopian state as an 'indigenous institution' (i.e. non-colonial), an exception to the general picture of African states (p. 42). However, this 'indigenous state' was also a predatory state where 'its elites disdained formal economic activity for millennia and instead were engaged for the most part in war-making to acquire wealth or in pious religious activity' (p. 1). He argues that 'the twin pursuits of war and piety discouraged the emergence of a market that would have liberated the factors of production and led to political and economic development' (p. 1). If war were made for the accumulation of wealth, as the author argues, would

this particular war not be an economic enterprise? What is development, if not accumulation of wealth in a capitalist sense? Without offering an in-depth historical study, the author makes bold generalizations about the pre-modern Ethiopian state as a warrior state; even though it was a strong state, it lacked the will and the ideology of development.

It is only with 'the insertion of Ethiopia into world capitalist economy' that Ethiopian political elites became a 'modernizing' force committed to bureaucratization, centralization and consolidation of the power of the state, abandoning the age-old mission of making wars for wealth and religion (p. 1). Despite the emergence of modernizing monarchs in the nineteenth century, the true development agent for Aaron is the incumbent party, EPRDF. Development, which is also defined as a technical process, is conceived as a survival issue for Ethiopia because Ethiopia is surrounded by 'failed and failing states' (p. 7). The author thus defines the African past as devoid of developmental imagination before the incorporation into capitalist world. He also relies on the categories, assumptions and pessimist representations of African states as collapsing states to justify the exceptional mission of the contemporary Ethiopian state. In so doing, he slides into the core weakness of the Afro-pessimism that the author had set out to debunk.

The second section of the first chapter presents the theoretical framework of the work; it is anchored on the comparative analysis of the state and the politics of development in the global south. The author presents an extensive theoretical and conceptual discussion on the historical role of the state in transforming society and achieving development through the launching of a successful policy and strategy of industrialization. Without considering the experience of the West, the author has situated the study in the global south taking the exceptional success stories of East Asian 'tigers' as a model to be emulated. He argues that in spite of the misrepresentation of the global south in the development literature, 'the East Asians have clearly demonstrated in their march from the periphery that development is possible, albeit, via authoritative allocation' (p. vii). The choice of the subject matter and the historical case studies are thus a political decision.

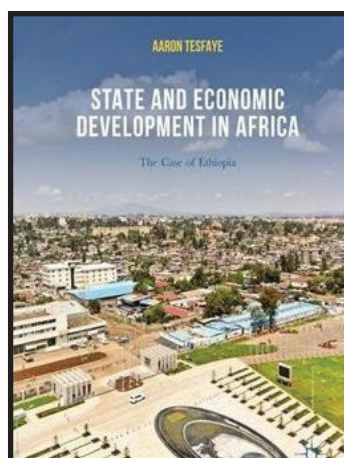
When Theory Misses History

Yonas Ashine

State and Economic Development in Africa: The Case of Ethiopia

by Aaron Tesfaye

Palgrave Macmillan Press, 2017, 189 pages, 114.99€
ISBN: 978-3-319-57825-5 HC



One of the positive aspects of the theoretical chapter is that the author analyzes the debate on developmental trajectories by considering the historical differences of Asian, Latin America and African states. According to the author, the presence of Japan as a model to be emulated and trigger a sort of domino effect is a unique geographical condition that animated the exceptional trajectory of the East Asian states.

However, Aaron did not give any explanation as to how the Japan development track is different from the western model apart from describing it as a late development economy located in Asia. Similarly, in addition to the role of the political elites, Aaron considers the role of foreign colonial powers and cold war intervention as contributing factors. In the South Korean case, for example, in addition to the Japanese colonial intervention, the US also played a key role in its economic transformation.

It was with this structural legacy that the Korean leadership managed to play its role in launching the developmental state. In other words, the developmental state should be viewed as a Hobbesian leviathan state insulated from civil society. The state should also be governed by an elite pact committed to national development. In other words, development should be the ruling hegemonic ideology.

Such theorization and conceptualization have nevertheless two critical problems. First, the above elements of the developmental state are only internal elements of the state; they are insulated from historical, structural and contingent factors, mainly in the global capitalist world. In other words, while the author handpicked and appropriated features of the developmental state mainly from the East Asian experience to develop a theory, he eschews structural and historical factors. For example, the role of the colonial and post-cold war intervention, which conditioned the East Asian historical experience, are absent from the theoretical construct. What is the value of discussing history if it is not used in constructing theory?

Secondly this theorizing on the universal nature of the developmental state through partial selection of historical factors is done while citing the work of, among others, Claude Ake, who argued that the developmental trajectory of a nation is particular and contingent on the historical socio-political and geopo-

litical factors of each state. Instead of theorizing from the considered historical experience of the three continents, East Asia is presented as the theoretical basis for analysing African and Latin America history. Like many studies of the developmental state, the theorization and conceptualization of the developmental state is represented and articulated as an imported model from the successful East Asian countries. This representation and articulation, therefore, presupposes the repetition of the history of Asian Tigers' miracle and 'the awakening of Asia' in the miracle and the awakening of African lions and giants. In the historiography of developmental states, scholars often try to construct a 'modular' development trajectory focusing on one or few features of these states, such as the central agency in Japan, the Ministry of International Trade and Industry (MITI),¹ governing the market in South Korea,² the late industrialization of Taiwan,³ embedded autonomy,⁴ the structure and ideology nexus,⁵ not to mention those who explained the success of industrialization through the cultural thesis and the free market variable. Aaron's work is not free from such trend of abstracting a theory from one historical instance to impose on another region as a measure of historical progress.

Indeed, Aaron's work falls short of studying the developmental state in Latin America or Africa on its own terms and within its own historicity. For example, instead of developing an alternative theory of a developmental state grounded on the historical experience of Latin American states such as that of Brazil, the author regards the Korean model as a missed opportunity in Latin America. However, Botswana became another Southern Korea in Africa fulfilling the conditions of the developmental state model. Similar to the South Korean State, the state of Botswana was 'well insulated' and enjoyed 'relative autonomy', had built a 'competent bureaucracy' and its leaders were 'united and disciplined' with a clear developmental ideology (p. 29). Again, given the particular historical trajectory of Botswana, no possible theorization of the developmental state was made except for the projection of South Korean history onto the African and Latin American continents to appraise the performance of states.

It is in the second chapter that the author discusses the state and development in Ethiopia. In discussing the history of the Ethiopian state, the author underlines its exceptional trajectory compared to other African states as an indigenous state and one that was never colonized. Historically, according to the author, the indigenous Ethiopian state was feudal, with a 'rigid class' comparable to 'caste system' (p. 40). It was a predator state that used force to extract resources and ensure its rule; its sought legitimacy by deploying the divine rights of kings as an ideology. Hence political authority was 'essentially unstable and dysfunctional' (p. 40) though the state was comparable to a Hobbesian leviathan state that ensured order through the point of the sword. Therefore, in this predatory

condition, instability and dysfunctional features made production non-existent and development impossible. Even Emperor Menelik II, who is considered by the author as ‘the architect of the centralized Ethiopian state’ (p. 43), is at the same time criticized for not emulating the Japanese model.

The author traced the imagination of development as an ideology to the early twentieth century intellectuals known in Ethiopian historiography as the ‘Pioneers’ and the ‘Japanizers.’⁶ He characterises them as the only ‘true ideologues of modernization and economic development’ (p. 59). Though most of these intellectuals emerged in the post-Menelik period, the author anachronistically questions why the idea of development did not take root in that period. Further, the author did not adequately trace the influence of the intellectuals, both the pioneers and the second-generation intellectuals, on state ideology and policy.

Emperor Haile Selassie I, who patronised these intellectuals, is described as ‘a cautious modernizer, not a visionary leader’ (p. 46). Such a bold assertion would have been enriched if the monarch’s relation with the intellectuals concerning Ethiopia’s development was part of the historical analysis. What was the difference, at least at the ideological level, between the modernizing emperors and the ‘Japanizers’? How did this ideology of leaders and intellectuals contribute historically to the emergence of a developmental state in post-1991 Ethiopia? How was modernization or development negotiated with the old ideology of religion and religiosity in Ethiopia? While tracing the history of the ‘indigenous’ state, it would have been illuminating if the author explored the dynamics and evolution of state ideology, mainly with the emergence of modernizing emperors. How does a predatory state committed to war and religion become a modernizing state in the nineteenth century?

Despite the emergence of the modernizing emperors, the state has to wait till the late twentieth century to find a new ‘consensual parameter’ to ‘cage conflict’ and transform the predatory politics into the re-building of political institutions and new social action (p. 40). For the author, such an opportunity was lost in 1974 when the military regime took over. This regime neither caged conflict nor achieved national development. The Ethiopian federal structure which emerged after 1991 is considered by the author as the only successful ‘consensual parameter’ opening the structure for new social action, to ‘cage conflict’ and to achieve development. This new consensus is the decentralization of the state structure combined with re-centralizing using the EPRDF’s party structure, and the practice of democratic centralism and fiscal decentralization. It is this complex state re-structuring that facilitates the emergence of the Ethiopian developmental state, measured both in terms of ideology and state structure. The author argues that, unlike its predecessors, the post-1991 regime was characterized by a leadership pact based on a national

developmental ideology. Structurally, the EPRDF regime is not only autonomous but it is also able to mobilize civil society towards political and economic development; the author seems oblivious to the post-2005 trend towards the de-mobilization of civil society and the narrowing of political space. Moreover, while the developmental state was not publicly articulated before 2001 either as party ideology or state policy, the author traces the Ethiopian development state and its ideology to the beginning of the federal structure and revolutionary democracy in 1991. This strikes one as a case of writing history backwards.

In the third chapter, using the theory of the developmental state, more precisely its autonomous institutional capacity and cohesiveness to implement a developmental vision, the author explores the performance of the Ethiopian developmental state. Operationalizing the concept of structure as the institutional capacity of the state, the author explores the historical evolution of bureaucracy and its efficiency from the *ancien* and military regimes to the contemporary EPRDF regime. In the federal arrangement, notwithstanding the amplified principle of self-determination and self-government, the central state has been able to make the regional and local states dependent through a strong party structure and democratic centralism, as well as using its fiscal resources. This capacity of the central state is considered a necessary condition of the developmental state as it is dependent on the party structure. The proliferation of institutional, legal and financial institutions is described as a progressive step without questioning the wider politics and context of institution making.

All the dynamic innovation of institutions is seen as far as the author is concerned as a step forward for the implementation of national development policies and/or as means to check patron-client relations or centrifugal tendencies. Institutions are not seen as an arena of contestation and negotiation; rather, they are conceived as supra-political apparatus and extended organ of the developmental leviathan. While the building of creeping bureaucracy and centralization process was criticized for being dysfunctional mainly because of the interventionist tendencies of both the emperor and later the military leaders, the author refrains from critiquing the post-1991 bureaucracy at least to the degree of the EPRDF regime’s own self-criticism. Instead, the author has chosen to chronicle the incremental institutional reform as a progressive step towards building the policy implementing capacity of the state. For example, the establishment of anti-corruption commissions and civil service reforms are chronicled as institutional progress without interrogating the politics and the limitation of such institutional change. The bold critical stance exhibited in discussing the previous regimes’ performances shifts into a celebratory, if not apologetic, narrative when it comes to the EPRDF regime.

Chapter four is entitled ‘Economic Policy and Performance’, and the author

presents a general overview of Ethiopia’s economic policy and performance since 1991. Similar to the previous chapter, the author chronicles the different policies and their evolution focusing on what is known as the Growth and Transformation Plan (GTP). Moreover, the chapter gives substantial space to a discussion of the evolution from Agricultural Development-Led Industrialization (ADLI) to the Plan for Accelerated and Sustained Development to End Poverty (PASDEP) as well as the ‘impressive’ growth record so much lauded by international development agencies. A reader would wonder about the intellectual contribution of this chapter given that the author chooses to merely describe the economic policy and the headline story of ‘impressive’ growth record. The author presents economic policymaking and implementation as apolitical processes, ignoring the theoretical and historical discussion of policy implementation in the history of different developmental states. In the same manner, the author does not critically engage the performance of the economy, particularly in addressing structural poverty, which is manifested among other things by the human development index, according to which Ethiopia holds the bottom position in comparison to other sub-Saharan states. Without interrogating the GDP growth record, the author chooses to reproduce the discourse of the impressive growth record as a manifestation of the success of the policy and its implementation.

Development policy in Ethiopia and Globalization’ is the problematique of the fifth chapter in which the author shows how the industrial policy of Ethiopia, instead of import substitution and protection of infant local manufacturing, deliberately aimed at exposing the manufacturing industry to global competition to realize an export-oriented manufacturing sector. As far as the author is concerned, private capital is at the center of industrial policy of achieving industrial transformation through making agriculture an engine of economic development. In other words, the agrarian surplus is considered as a source of capital for investment in industries. However, Ethiopia’s manufacturing industry, as in many late developing countries, is primarily light industry, i.e. producing food, beverages and textiles. These enterprises are owned by micro and small holders while state, political parties and foreign investors play an active role by owning a considerable chunk of medium scale and emerging large scale manufacturing industries. The author anchors his analysis on the performance of the leather industry. In so doing, he documents how the state promoted the industry through legal and institutional mechanisms, such as establishing a special agency for regulating it. Such institutional intervention is considered as an example of Ethiopia’s successful emulation of the East Asian model of the developmental state.

The author describes the ruling party’s ownership of manufacturing industries in the name of endowment. However, the author refrains from discussing the implication of the ruling party’s in-

volvement in business for the economy and political dynamics of the country. Different authors have considered the party’s businesses as a factor in analyzing the Ethiopian developmental state. Some have dubbed the Ethiopian case as developmental neo-patrimonialism, by re-conceptualizing the concept of neo-patrimonialism from cultural pathology to a social asset that can be used to meet a developmental end.⁷ The endowment factor is seen as one strategy through which rent is successfully managed for the long-term national objective. However, except for the passing remark on the similarities between EFFORT, a TPLF-owned business conglomerate, and the South Korean company *Chaebol*s, Aaron remains silent. What is the place of an ethnic-based party and business on the Ethiopian federal developmental state? How can one discuss the autonomy of the state while political parties own large businesses in the country? Do parties, like the state, play a leviathan role insulated from societal division and contract? Are political parties supra-social entities?

In the last chapter, which is the conclusion, the author summarizes each chapter in detail and devotes only a paragraph to conclude the study. Aaron appreciates the twenty-year performance of the Ethiopian federal state, given the fact that Ethiopia is located in a volatile region with internal politics of nationalisms and sectarian contestations. However, the recent political crisis and unrest in Ethiopia, the author argues, is due to poor governance, corruption, patron-client relationship and lack of voice of the civil society and opposition parties in general, and the absence of inclusive politics. Yet all these political problems lie at the heart of the federal structure and party system in Ethiopia. They did not just pop up in 2015 and 2016 to ignite the unprecedented political crisis in the country. Since the author excludes from his analysis the political impact of revolutionary democracy, one dominant party system and the involvement of party in business, the lack of check and balance and separation of power within the organs of government, the study fails to explain the political crisis.

The fundamental puzzle is: how is it that Ethiopia, with an ‘impressive growth record’, a celebrated institutional capacity to formulate and implement policy, faces such a serious political crisis? How did the new ‘consensual parameter’, which the author argues managed to ‘cage conflict’ in Ethiopia, fail to regulate conflict and ensure peace and stability? The author has documented how democracy was absent in the takeoff stage in both the Western and East Asian historical experience. Both regions evolved in different temporal and spatial contexts, which makes the author’s argument of history by analogy appear less plausible. Bringing back the political and the democracy factor, or as the author prescribe the politics of inclusion, into historical analysis might help explain the political crisis in Ethiopia today. Unfortunately, this book says little about the emerging political crisis in the country.

To conclude, the book raises timely and relevant questions concerning the politics of development and the role of

the state in the global south in general and in Ethiopia in particular. The author must be commended for this scholarly

contribution to the study of the developmental state presented from an optimistic perspective. It is a recommended book

for readers, students and scholars alike interested in the political economy of Ethiopia and the continent at large.

Notes

1. Chalmers Johnson, 1982, *MITI and the Japanese Miracle: The Growth of Industrial Policy 1925-1975*, Stanford: Stanford University Press.
2. Robert Wade, 2004, *Governing the Market*, London: Princeton university .
3. Alice H Amsden, 1989, *Asia's Next Giant: South Korea and Late Industrialization*, New York: Oxford University press.
4. Peter B Evans, 1995, *Embedded Autonomy: States and Industrial Transformation*, Princeton: Princeton University Press.
5. Thandika Mkandawire, May 2001, 'Thinking about Developmental State in Africa,' *Cambridge Journal of Economics*, 25: 3, 289-313; Meles Zenawi, 2012, 'States and Markets: Neoliberal Limitations and the Case for a Developmental State,' in Akbar Norman, Kwesi Botchewy, Howard Stein and Joseph Stiglitz, *Good Growth and Governance in Africa*, Oxford: Oxford Univeristy Press .
6. See Bahru Zewde, 2002, *Pioneers of Change in Ethiopia: The Reformist Intellectuals of the Early Twentieth Century*, London: James Currey; Athens, Ohio: Ohio University Press; and Addis Ababa: Addis Ababa University Press.
7. Tim Kelsall, 2013, *Business, Politics, and the State in Africa: Challenging the Orthodoxies on Growth and Transformation*, London: Zed Books.



In May 2016, global attention was gripped by the sight of hundreds of corpses washed ashore on the northern coast of the Mediterranean. About 450 of these bodies belonged to Eritreans who had undertaken the perilous journey across the Mediterranean from the Libyan coast. They had trusted their fate to boats that were hardly seaworthy in the hope of reaching Europe and finding asylum. This was not the first of such incidents; nor was it to be the last. Few people could fathom the reason why the victims would resort to such desperate measures, courting almost certain death, rather than remain in their own country. The book under review provides the answer in eloquent fashion. At the root of this exodus of Eritrean youth is the most heinous form of 'national service' that the world has ever seen. Initiated to inculcate the values of the liberation struggle to the Eritrean youth, the institution has degenerated into a regime of veritable servitude costing each conscript up to two decades of his/her life.

It is to escape this bondage that so many Eritreans have 'voted with their feet', as it were. The world witnesses only the terminal stage of their tragic odyssey. Little noticed and recorded is the no less perilous journey to Libya. The migrants had to cross the Eritrean border to Ethiopia or the Sudan, eluding the soldiers instructed to shoot to kill (unless the migrants had managed to bribe their way) and face the hazards of traffickers and scorpions to cross the Sahara desert. Most ended up in detention lasting many years in Libyan prisons, subjected to the extortions and harassments of their captors. Nor is arrival in Europe or the Middle East a guarantee to a new life. The quest for asylum is a protracted and not always successful process. Israel, a country that started as a sanctuary for Jewish refugees, has been the most stringent in granting asylum; out of 36,000 Eritrean refugees who have arrived, only 1,950 have been screened to file asylum applications and only two of these have been accepted! Not only has Israel erected a wall in the Sinai to stem the tide of refugees, but it is pre-

'From Badge of Honour to Unbearable Burden'

Bahru Zewde

The Eritrean National Service: Servitude for 'the Common Good' & the Youth Exodus

by Gaim Kibreab

James Currey, 2017, 215 pages, ISBN hb: 978-1-84701-160-2

paring to deport thousands of Eritreans to an unspecified African country at the time of writing.

Not all Eritreans took the tortuous path to safety. A few – a tiny minority, admittedly – were fortunate enough to exit the country legally. This included Eritrean sportsmen competing in global and regional events, notably football teams featuring in African championships. Almost invariably, members of these teams sought asylum in the host country after the end of the tournaments. The most dramatic case in this regard was that of the flag-bearer of the Eritrean team competing in the 2012 London Olympics, who sought asylum in England at the conclusion of the Games.

Drawing on interviews with refugees who had survived the treacherous journey, the rich data that is available online, the utterances of the architect of the odious system, the Eritrean president Isaias Afewerki, documents of human rights advocacy groups (notably Amnesty International and Human Rights Watch), as well as the secondary literature, Gaim Kibreab has given us a comprehensive and nuanced study of the problem. As he himself confesses at the outset, the methodological challenges of conducting such an investigation are little short of daunting. Field research under the autocratic system that has prevailed in the country is unthinkable. Conversely, the large number of

Eritreans who have been forced to flee their country and seek abode in Europe and elsewhere has provided the author a large pool of potential informants. In view of the difficulty of using a random sampling method for refugees spread out across eighty-five countries, the author has been forced to adopt a snowball sampling method, selecting his respondents through a system of chain referral.

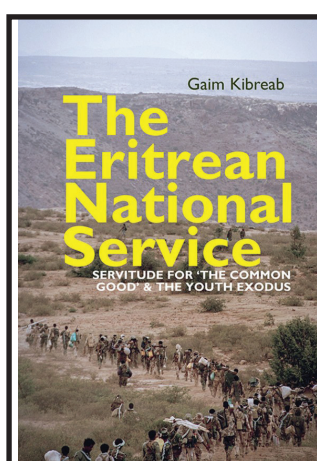
National (mostly military) service is not new; nor is it unique to Eritrea. And the author gives a detailed discussion of the origins of the idea of national service, drawing on the writings, among others, of the Enlightenment philosophers Montesquieu and Rousseau. He also discusses the arguments for and against national service. Within the African context, he cites the experience of countries like Nigeria and Ethiopia, even if this reviewer detects a misreading of the objective of the latter case. The Ethiopian National Service was introduced in the 1980s to withstand the insurgency in the northern part of the country, not 'to pay back the taxpayer who footed the bill for university education' (p. 34). That rationale pertains more to the Ethiopian University Service (EUS) that was operative in the late 1960s and early 1970s.

In a way, though, these discussions strike one as manifestly academic, as the Eritrean National Service (ENS) defies the norm. As the author underscores it in

emphatic fashion, what makes ENS so unique is its indeterminate nature, with conscripts being forced to serve for up to twenty years or more. Its magnitude is as striking as its open-ended nature. A total of half a million Eritreans (or 10 % of the population) have been mobilized for the purpose over a period of twenty years. Nor has this been confined to the youth. Men up to the age of seventy and women up to the age of sixty are liable to be drafted into the militia. The net effect of this exercise is not only the subjection of citizens to eternal bondage but also the militarisation of society. The author draws parallels with the feudal institution of *posse comitatus*, which imposed compulsory military service on citizens. Given the fact that ENS degenerated into universal conscription of labour, it is probably more akin to *corvée*.

Such an onerous system was instituted against the advice of a working group that the president had set up soon after the attainment of independence in 1991. The group, composed of professional military officers, had recommended a structure tailored to the country's size and resources. The emphasis was on professionalism and institutionalisation, on quality rather than quantity. The president overrode these professional recommendations to institute a regime of mass mobilization. He did this partly to prepare the country for the war with his southern neighbour (Ethiopia) that he deemed inevitable and partly to enhance his personal grip on power; the two phenomena were in fact interrelated. As one of the respondents to the author's questionnaire asserted, 'without the ENS, there would have been no border war with Ethiopia' (p. 47). Not only did ENS precipitate the 1998-2000 war between the two countries but the debacle that Eritrea suffered in the course of the war amply demonstrated the failure of the institution to create an efficient fighting force. In the words of another respondent, 'It is not possible to build a country's military power and fighting capability on the basis of slavery' (p. 60, emphasis in the original).

The legal framework for the national service was first laid in 1991, even before



the country's independence had been formalized by the 1993 referendum. But the 1991 proclamation, designed to inculcate national unity and address the problem of youth unemployment, did not become operational until after formal independence. The principal legislation for the ENS was Proclamation No. 82/1995. The proclamation introduced an 18-month military service whereby conscripts were paid a paltry sum after the first six months. It also did away with the exemptions that the first proclamation had provided for, only veterans of the independence struggle being eligible for exemptions. But the legal basis for an institution that has assumed the form of permanent servitude was laid in May 2002 with the introduction of what was rather innocuously dubbed the Warsai-Yikealo Development Campaign (WYDC). The ostensible rationale for the proclamation was the inculcation of the spartan values and the spirit of self-sacrifice of the liberation struggle by the *yikealo* (the veterans, literally 'those who are capable of achieving anything') to the *warsai* (the heirs).

In reality, however, the *yikealo* were scarcely in a position to transmit the values of the liberation struggle. 'The former paragons of virtue have become corrupt and self-interested' (p. 73). They were busy accumulating money 'by any means to make up for lost time' (p. 182). Corruption was rife throughout the country and the torrid training camp at Sawa, on the Sudanese border, was no exception. Those in charge of the camp were highly susceptible to corruption. Conscripts with the means could influence their place of assignment (the capital, Asmara, being the most popular for obvious reasons) or secure or renew the all-important travel permit (*menqasegesi*) to visit their families. They could even buy their way out of the camp by bribing high-ranking military officers, who could go to the extent of providing military vehicles to transport them to the border.

The less endowed would have to endure a regime of penal servitude that has few precedents or parallels in modern history. They have to undergo rigorous military training in one of the most

inhospitable places in the country. Non-compliance could result in detention and torture. Many ended up being personal servants of the commanders, running their small shops, clearing agricultural land and building irrigation canals, being hired out to commercial farmers (with the commanders pocketing their wages), building houses and even serving as domestic servants to their wives. Female conscripts became victims of sexual harassment and violence, with girls opting for unwanted pregnancy or even committing suicide to avoid the sexual advances of the commanders. What made their condition even bleaker was that there was no end in sight, as the initial 18-month limit has been extended indefinitely.

In an understandable effort at objectivity, the author asks his respondents if there were any redeeming features of the odious system. A high proportion of respondents are said to have appreciated the contribution of ENS to bring about national unity and cohesion through the coming together of youths from differing ethnic and religious backgrounds. They also point out the inculcation of work discipline that they were able to acquire in the course of the training. But the lingering question remains: at what price? Couldn't one have achieved these positive outcomes through other, less costly, means?

The damage inflicted by ENS went beyond the conscripts. It had a deleterious effect on the country's social fabric. The country paid a high price for the perennial mobilisation and excessive militarization. The economy, particularly agricultural production, suffered because of the diversion of skilled manpower as well as resources. The scarcity of labour, which was highly expensive even on a global scale, made firms and enterprises capital-intensive, thereby undermining their competitiveness. Following the strong challenge from Asmara University students in 1999-2001, the university was shut down. In its place, the government opened a string of colleges that were run like barracks. Thus, education, like the rest of society, was also militarised.

Perhaps the most disastrous outcome of ENS was the destruction of the family. Both conscription and the attendant migration were a drain on agricultural labour. Urban livelihood too was a delicate affair requiring the contributions of all members of the family. The author describes this situation in one of the most poignant chapters of the book (Chapter 9), drawing on the experiences of two families, one urban the other rural. The first was the case of Abdu's family in Asmara, which had led a reasonably comfortable life through the income generated by the different members of the large family. Until, that is, six members of them were called up for military service and then recalled for indefinite servitude on the outbreak of the border war with Ethiopia. The mother died heartbroken at the uncertainty of the fate of her enlisted sons, as the government was not particularly keen to release the names of those killed in combat. Three of them decided to flee. Two of them made it to the Sudan; the third was captured, tortured and detained in a container for a long time. Of the two who had made it across the border, one fell into the hands of traffickers who demanded a hefty ransom to release him.

The second case was that of Tekle's family, whose members (including six siblings) contributed their share to achieve a fairly comfortable livelihood. This delicate balance collapsed when five of its young members were called up for military service. Here again, it was the recall for the border war and the subsequent indefinite detention, more than the initial call up, that led to the disintegration of the family. Tekle was forced to flee the country, eventually making it to England, via Italy and Calais in France. He then started sending money to his other brothers so that they can follow suit. He describes in graphic detail the anguish that he felt when one of them drowned in the Mediterranean Sea as he tried to cross to Italy and the deep sense of ambivalence he felt about sending money to his second brother so that he could also try his luck.

The breakup of families and the erosion of values have other dimensions as

well. The youth haemorrhage through involuntary detention in military camps and migration meant that the burden of caring for children fell on the elderly. In a manner that is reminiscent of the AIDS epidemic, grandparents had to take care of grandchildren rather than being cared for. Conscripts could not even get leave to attend funerals of parents and siblings, thereby being denied the most basic expression of family loyalty.

The only salutary aspect of this calamitous situation was the remittances that successful migrants were able to send back to their families. Remittances from the Diaspora constituted the backbone of the Eritrean economy. Although it is difficult to disaggregate the contribution of those who had fled from the ENS, such remittances were estimated at a total of over \$400 million per annum. But no amount of money can compensate for the traumas and tribulations that the conscripts went through and the destruction of families that ensued.

In sum, an institution that could have had some rational basis had it been confined to a limited period has assumed the character of an onerous burden on the youth and society at large by virtue of its open-ended character. The contrast with the period of liberation struggle, when so many gave up their professions and businesses to join it, could hardly be any starker. Even in the initial phase of the ENS, it was not uncommon to see underage youth faking their ages to enlist. The work under review proves conclusively that the ENS has been an unmitigated disaster on many counts. The only beneficiaries have been the smugglers and traffickers who extort enormous sums of enemy from the desperate refugees and the corrupt officers and commanders in the training camps who have used the institution to enrich themselves. Above all, it has helped to consolidate even further the autocratic power of the architect of the entire system, President Isaias Afeworki. The future of any country hangs on its youth. With its youth forced to flee their country in massive numbers, the future of Eritrea can only be surmised to be bleak.



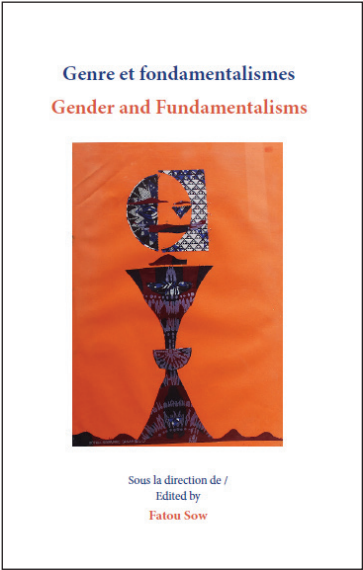
Genre et fondamentalismes

Sous la direction de
Fatou Sow

ISBN: 978-2-86978-754-4

432 pages

À partir de quels moments, pour quelles raisons et de quelles manières, la religion et la culture, lorsqu'elles se lient au politique, peuvent-elles être à la fois sources et lieux d'expression des fondamentalismes ? Ce sont les questions centrales qui traversent ce livre. Ce qui est considéré ici, c'est « la religion » lorsqu'elle est idéologie qui fonde la culture et devient outil d'accès au pouvoir moral, au pouvoir social et surtout au pouvoir politique. Les messages culturels et religieux et leurs interprétations sous-tendent souvent les décisions, les lois et les programmes prises par le politique. Ils ont des effets directs sur la société, en général, et sur les femmes et les rapports de genre, en particulier. Les contributions à cet ouvrage analysent les diverses formes du fondamentalisme dans quelques pays africains, leurs contextes d'émergence et la manière dont elles (re)façonnent les identités et les rapports hommes/femmes. Ces fondamentalismes constituent des sources de préoccupations persistantes dans les débats de société, aussi bien des organisations féministes et féminines que des mondes académiques et politiques. Les manipulations des cultures et des religions se font de plus en plus politiques et finissent par occasionner des discriminations sociales, voire des violences physiques, morales et symboliques assurément insoutenables.



L'intellectuel public a toujours pensé son rôle dans sa société de manière équivoque ou ambivalente, témoin de la diversité de définitions attribuées à cette catégorie d'acteurs sociaux, de leurs conceptions de soi et de leurs liens à l'autre, en particulier l'Etat et leur société. En retour, la société et le politique ont développé des rapports d'attraction-rejet envers eux assez forts. Il est vrai que les intellectuels eux-mêmes n'ont pas toujours réussi à rendre leurs dires et actes plus compréhensibles. Ainsi, si Sartre, au sein d'une Europe en crise, en partie due à la confrontation des identités, qualifiait l'intellectuel de : « *quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas* »¹, Colini² reconnaît aux intellectuels 'a more general logic' commune à ces derniers en dépit de leurs origines culturelles, sociales, raciales ou autres. Edward Said, adoptant une définition plus générique, a défini l'intellectuel public comme « *le moqueur dont la position est de soulever publiquement des questions embarrassantes, de confronter l'orthodoxie et le dogme, pour être quelqu'un qui ne peut être facilement coopté par des gouvernements ou des corporations* »³. Pour ce qui est de la Grande Bretagne, John Naughton⁴ avance : « *you have to go back to Orwell and Huxley to find British intellectuals at the heart of national public debate* »⁵. Cependant, dans d'autres sphères culturelles et politiques, les Liang Qichao (1873-1929, politicien, journaliste, poète, traducteur, éducateur, historiographe) en Chine, Jamal-al-Din-al-Afghani (1838-1897, penseur panislamiste) dans le monde islamique et Rabindranath Tagore (1860-1941, Nobel de littérature, érudit) en Inde, véritables 'parrains spirituels'⁶ ont développé des paradigmes différents de ceux de l'Ouest de par les questions qui les interpellaient et de ce qu'ils considéraient comme la vérité. Sans remonter jusqu'à William James (1842-1920), l'Amérique est plutôt connue pour son anti-intellectualisme⁷, même si des noms aussi prestigieux que Noam Chomsky (linguiste), Norman Mailer (écrivain), Tanehisi Coates (blogger), Susan Sontag (écrivaine, activiste), Walter Lippmann (journaliste), et bien d'autres ont été chacun dans son domaine d'intérêt ou de recherche des voix discordantes avec le 'mainstream thinking' (pensée traditionnelle), une des postures les plus prisées par les intellectuels de par le monde.

Quant aux intellectuels africains, pris entre le particulier (de leur vie, de leur pays ou de leur communauté) et l'universel (les valeurs humaines, la spiritualité), mais forts de leur passé (qu'ils abordent entre apologie et approche critique) et de leurs liens avec les autres cultures du monde, et de leurs connaissances, ils ont dû se battre d'abord pour l'indépendance de leur pays voire du continent (panafricanisme) et affronter ensuite des systèmes postcoloniaux et néocoloniaux toujours injustes, et ainsi faire leur les débats sur les mémoires (orales et écrites), le multipartisme, la démocratie, le népotisme, la négritude ('*tigritude*' selon Wolé Soyinka, voire '*homnitude*' que Boubou Hama⁸ situe au-delà de la négritude), mais aussi la mondialisation, les droits de l'homme,

L'intellectuel nigérien : nul n'est prophète en son pays

Mohamed Miliani

Niger:

Les intellectuels, l'Etat et la société

sous la direction de Kimba Idrissa

Codesria, Dakar (Sénégal), 2016, 337 pages, 83,56 €
ISBN : 978-2-86978-708-7

etc. Cet intellectuel africain peut-il être considéré de la même façon, du Nord au Sud du continent ? Dans la même optique, et pour ce qui est de l'Algérie, El Kenz a catégorisé la communauté universitaire en trois entités : 'l'académique', 'l'engagé' et le 'consultant', ce qui permet d'opérationnaliser autrement le concept d'intellectuel qui est moins monolithique qu'il paraît. Néanmoins, ces intellectuels se sont situés pour la plupart entre deux paradigmes antagoniques : celui de continuité voire de mimétisme, souvent des élites intellectuelles européennes, et celui de rupture voire d'émancipation. Y-a-t-il alors des particularismes qui se sont développés au niveau local ? Peut-on alors dresser une cartographie des idiosyncrasies de ces intellectuels africains ?

En quoi alors le Niger, objet d'analyses dans l'ouvrage collectif édité par Kimba Idrissa, offre-t-il des trajectoires de vie représentatives de l'ensemble des intellectuels nigériens ? Les intellectuels sont-ils bien un 'groupe hétéroclite' pas nécessairement 'européophones' (Kane⁹ 2003) ? Ces intellectuels sont-ils de simples spectateurs de la vie nigérienne ou sont-ce des acteurs plus engagés, dans le sens sartrien du terme ? L'histoire du Niger entre royaumes, sultanats et empire, colonie française (1922-1958), république autonome (1958-1960) puis république jusqu'à la 7^e en 2010, est un véritable chemin heurté où tous les pouvoirs (politique, économique, religieux, militaire, et intellectuel) se sont confrontés. Cette histoire se caractérise parfois par des oppositions violentes (coups d'état 1974 et 2010, putschs 1996, manifestations estudiantines 1990, offensives touaregs 1991) et dont les acteurs principaux ne sont pas que des militaires mais aussi des intellectuels, souvent des enseignants. De manière générique, il ressort des différentes narrations quatre différentes postures (Alou, pp. 309-337) auxquelles ont souscrit les intellectuels dans le pays : ceux d'avant la colonisation plus préoccupés par le développement identitaire et la constitution d'une entité nationale indépendante, puis ceux de la période post-coloniale qui ont profité du processus de décolonisation, puis une génération plus cultivée qui a dû faire face aux régimes autoritaires ou militaires de leur temps, et enfin une dernière génération

d'intellectuels qui ont joui de plus d'ouverture démocratique mais ont eu à faire à des aînés dont l'agenda premier était/est de 'décomplexer' (Daouda) les jeunes par rapport à leur passé. Par contre, certains parmi ces intellectuels ont été bienveillants vis-à-vis de l'ancien colonisateur allant jusqu'à attester que « *la France a apporté, par ses soldats, par ses éducateurs, par ses prêtres, par*

ses administrateurs, son esprit frondeur, sa rigueur cartésienne... son sens de la logique, de la justice, de l'organisation... » (Hama 1969¹⁰, 2 : 9-10, op.cit in Idrissa). Décidemment, certains 'intellectuels' ne semblent pas vouloir se départir du 'complexe de colonisé', offrant ainsi des 'arguments' pour les adversaires des indépendances en Afrique.

L'ouvrage édité par Idrissa K. se subdivise en trois ensembles assez inégaux, intitulés : 'histoires de vie' (pp. 17-154), les 'intellectuels dans l'espace public' (pp. 155-262) et les 'intellectuels et les savoirs' (pp. 263-337). Cependant, la présentation aurait pu être inversée en partant de ce qui est générique : les intellectuels dans l'espace public, puis leurs rapports aux savoirs pour finir par les spécificités de leurs trajectoires personnelles dans 'l'arène publique' (Idrissa K. : 7). Tout lecteur non initié a besoin d'une telle approche pour mieux contextualiser les engagements, les responsabilités, les compromissions, les réussites ou les échecs. Néanmoins, une vérité est établie : l'intellectuel nigérien n'est pas une création de la domination coloniale. Les 'petites histoires' individuelles innervent ainsi la Grande Histoire d'un pays qui a aussi subi l'influence d'intellectuels arabomusulmans bien avant la colonisation française, et dont le background culturel est ancestral.

Le point de départ des différentes contributions n'est pas seulement le récit sur les réponses apportées par les intellectuels nigériens aux problèmes de leur temps, mais aussi celui de la confrontation, la leur ou celle de figures de proue dans l'histoire du pays, contre des forces politiques et/ou intellectuelles opposées sur des questions aussi problématiques que l'économie en déclin, la lutte pour le pouvoir, le combat contre le néocolonialisme dans des contextes sociopolitiques et/ou religieux divers à travers l'histoire nationale pré ou postcoloniale. Les différents écrits contribuent de manière

complémentaire et assez exhaustive à la définition des rôles et missions des intellectuels nigériens. La diversité des vues confirme si besoin était de l'extrême volatilité du concept d'intellectuel, mais aussi de la permanence de certains traits. Ainsi, dans son chapitre, Daouda (pp. 67-103) établit une typologie fonctionnelle entre l'intellectuel par les idées, par le parcours universitaire ou l'engagement politique. Moukaila (pp. 281-308), quant à elle, singularise un peu plus l'intellectuel qui doit avoir un savoir à transmettre, ce qui peut éliminer bien des candidats à ce titre, mais pour une finalité claire : influencer les autres. Alou lui pose de manière critique le profil de certains 'autoproclamés et autocélébrés' diplômés qui adoptent une 'multipositionnalité' à géométrie variable. Dans le même élan, Maidoka (pp. 187-226) accentue un peu le trait en parlant de 'trahison des clercs' et de la faillite des élites, tout en relevant que la population nigérienne était sous-scolarisée en 1947 (2.6% seulement de la population totale).

Ces histoires de vie, loin d'être semblables, décrivent des acteurs aux trajectoires chaotiques (celle du lettré musulman Mahaman Diobo, médiateur et déterminé à amener les gens sur la voie de l'Islam, de Boubou Hama, premier instituteur au Niger, voire de dan Fodio impliqué dans l'action militaire et le djihad en 1804 pour l'établissement de la charia), aux ambiguïtés toutes stratégiques (l'histoire de Hama qui a œuvré aussi bien pour l'unité africaine que pour la francophonie, tout en essayant de trouver une synthèse entre les deux civilisations) ou aux combats quelquefois sans issue pour la sempiternelle réconciliation entre tradition et modernité (Boubou Hama). Ces acteurs sont plus ou moins prométhéens dans leurs démarches comme des précurseurs de temps à venir, mais dont l'agir professionnel les pousse vers l'essentiel : « *l'Indépendance d'abord, le reste ensuite* » (Djibo Bakary, in Issa, pp. 155-185). Certains regardent vers l'Occident quand d'autres sont plus concernés par des passés mythifiés ou des héritages pas toujours assumés. Dans l'ouvrage dirigé par Idrissa, reprenant en partie la dichotomie gramscienne d'intellectuel traditionnel et organique, les contributions montrent un intellectuel explorateur ou organique (cf. Mahaman, pp. 19-33) ou engagé (cf. Maidoka), un militant (cf. Daouda, Mallam, et Adjji), un syndicaliste (cf. Bakary et Abdoullaye), parfois un prédicateur (cf. Mahaman) ou un savant (cf. Idrissa K.) qui se battent mais ne réussissent pas toujours à éviter l'allégeance (cf. Adjji) ou la compromission (cf. Maidoka), eux qui sont souvent exclus des débats nationaux (cf. Moumouni, pp. 265-279), ou qui subissent les préjugés sociétaux (l'intellectuelle-femme chez Mounkaila). Ceci explique pourquoi l'intellectuel ne s'empêche pas d'adopter des attitudes antinomiques, entre conformisme et contestation. En outre, rien dans cette typologie ne montre de différence marquée par rapport à d'autres espaces politiques ou culturels en Afrique ou ailleurs, si ce n'est la rare volonté collective pour constituer un esprit de corps, à l'instar d'autres mouvements intellectuels de par le monde : le *mouvement Dada*,

le *Black Consciousness*, les *Gender Studies*, l'*Existentialisme*, le *jadidisme*, les *Cultural Studies* ou la *New Cultural History*. Ce qui débouche régulièrement sur l'image de la pyramide (Gramsci) à la tête de laquelle se trouve le penseur principal alors que les intellectuels 'de base' sont occupés par les menues tâches managériales et/ou administratives.

Idrissa propose à notre curiosité des récits analytiques sur des mouvements d'intellectuels depuis la période précoloniale (Mahaman : guerre sainte de 1804, Idrissa A : XVIIIe siècle, Moumouni : XIXe), mais aussi des 'histoires de vie' d'hommes plus contemporains (Boubou Hama militant anticolonial ; Mahaman Diobbo, intellectuel musulman investi dans le renouveau islamique et adaptant une attitude toute gandhienne de non-violence; Abdou Moumouni, savant universitaire ; Djibo Bakary et Mamani Abdoulaye, militants) et de femmes qui apparaissent seulement sous la forme d'un mythe, celui d'une femme, 'mère de toutes les ethnies' (Mounkaila : 291), confrontés tous aux forces vives de leurs sociétés et au politique derrière la figure du colonialiste, de l'opposant, parfois même, de l'ex-compagnon d'armes. Thématiquement, c'est d'abord la condition humaine dans toute sa complexité qui est disséquée dans ces récits de vie: l'engagement, la responsabilité, l'allégeance, les préjugés, l'éveil des consciences, etc. En cela, les narrations sont la reproduction fidèle de démarches d'intellectuels dans d'autres aires culturelles (en Afrique, en Occident ou en Asie). La constitution de soi dans son opposition à l'Autre (le colonisateur, le despote, le militaire) est le fil conducteur dans les récits proposés. Il ressort aussi que l'histoire des idées à travers le temps et l'espace est fortement liée à des histoires d'abord personnelles (Abdoulahi dan Fodio, Alfa Mahaman Diobo, Boubou Hama ou Abdou Moumouni Dioffo), ou collectives d'intellectuels (Djibo Bakary et Abdoulaye Mamani, ou le parti *Sawaba*) dont certains ont impacté la vie politique et/ou culturelle de façon durable. Ces intellectuels étaient/sont souvent en face d'une société civile empêtrée dans la quotidienneté à cause de problèmes économiques et d'un pouvoir coercitif d'un appareil d'état qui a su néanmoins ouvrir le champ politique à partir des années 1990. Cependant, ces intellectuels formaient une '*classe en soi*' (Adji, pp. 227-262), et leur domaine de prédilection était aussi bien les arts, l'université, la politique ou

les médias. Ces groupes sociaux et les individualités qui la constituent étaient jugés différemment selon leurs actions et leurs postures. On passe ainsi du 'clerc' ou 'prophète porte-parole' (Adji) à 'mandarin' (Maidoka), à 'guides, éclaireurs et catalyseurs du changement social' (Issa), à intellectuel opportuniste voire 'véreux, lèche-bottes perpétuels et pique-assiette invétérés tapis à la présidence' (Djibo in Hamani 2009). Par contre, les intellectuelles-femmes (Mounkaila) ces 'gardiennes et passeuses de savoir' sont cantonnées dans leurs rôles traditionnels, car les femmes, ces 'invisibles', doivent encore attendre d'être émancipées par des 'tierces personnes' et conviées à prendre des strapontins pour rendre plus visibles leurs conditions. Mais c'est par le biais du mythe de Harakoye Dikko que les intellectuelles-femmes sont convoquées, elles qui se situent entre clercs et porte-parole de ceux qui ne peuvent s'exprimer ou n'ont pas la légitimité de le faire.

L'ouvrage collectif dirigé par Kimba Idrissa n'est certes pas unique en son genre¹¹. Il permet néanmoins de cerner puis de comprendre la complexité des dynamiques politiques, sociales ou idéologiques dans l'espace d'un pays donné. La micropolitique de la vie intellectuelle au Niger montre un lent processus de démocratisation qui influence indirectement les postures des uns et des autres face à un Etat omniprésent, un politique envahissant ou une société qui les exècre ou les ignore. Les regards croisés des différentes contributions montrent un intérêt particulier des intellectuels pour les questions de leur temps; cependant, certaines thématiques restent sous-étudiées: le pillage des ressources minières, les guerres ethniques/tribales ou les fraudes électorales (Idrissa K, pp. 105-154). Par ailleurs, est-ce rassurant ou est-ce seulement une non priorité nationale, qu'aucune contribution n'ait développé la problématique des langues et autres vernaculaires présents dans l'espace culturel du pays caractérisé par un plurilinguisme de fait avec le français, langue officielle et d'enseignement, l'arabe, langue d'alphabétisation et d'une dizaine de langues natives. Il ne reste pas moins qu'il y a une note d'optimisme qui se dégage de l'ouvrage par rapport au champ intellectuel en voie de construction en dépit de régimes autoritaires et/ou militaires qui se sont succédé depuis l'indépendance et qui ont eu à cœur d'éradiquer les voix/voies discordantes. Le processus de démocratisation, même

'balbutiant' (Alou), a certes contribué à refonder les rapports de l'intellectuel avec l'Etat et sa société, mais a aussi permis à d'autres profils d'intellectuels d'émerger, en particulier, les journalistes. En face d'eux, l'Etat postcolonial a été diversement appréhendé. Celui-ci a souvent utilisé l'intellectuel, l'a marginalisé et parfois combattu. Néanmoins, face à ces réactions certains intellectuels ont souvent adopté une 'conformité stratégique' (*Strategic compliance*, Lacey¹² 1977) pour éviter les foudres d'un Etat jacobin qui accepte rarement de s'amender ou de (se) réformer. L'intellectuel est parfois cette 'conscience malheureuse' (Hegel)¹³ esseulée et frustrée de ne pouvoir imposer ses vues, impuissante qu'elle est d'exister en tant que force de propositions bien établie mais pas toujours entendue, pour un besoin de réconciliation avec soi et l'Autre et pour une reconnaissance par les siens pour une légitimité vacillante. Les intellectuels, sujets des écrits dans cet ouvrage collectif ont eu à cœur de rentrer dans la catégorie sartrienne et de s'occuper de ce qui ne les concerne pas (directement), mais les a faits, les a construits, les a définis, certains avec succès d'autres avec des résultats mitigés, mais leur engagement était sincère et total. L'ouvrage, *Niger : les intellectuels, l'Etat et la société*, se décrypte comme un ensemble d'éléments d'un puzzle de récits post-positivistes essayant de restituer la complexité du groupe social informe que constituent les intellectuels, de la justesse de leur combat, de leur positionnement variable vis-à-vis d'un état omniprésent dans un monde postmoderne qui impose sa vision des individus comme personnalités multiples et du rejet de l'unipolarité, à contre-courant de ce que beaucoup d'intellectuels pas seulement africains refusent : l'hybridité identitaire.

Le lecteur lira de manière différenciée et inégale les chapitres du livre, car les problématiques, les périodes, les personnages sont décrits avec plus ou moins de clarté et d'analyse, voire d'objectivité, qui donneront un effet mosaïque. Mais ultimement, le travail éclaire bien des zones d'ombres et de questionnements offrant alors des relectures possibles du destin de certains hommes, en l'occurrence, les intellectuels, mais aussi de leur pays, le Niger. Un tel ouvrage permet de comprendre pourquoi l'Afrique, toute entière, est (toujours) 'mal partie'.

Notes

1. J.P. Sartre, 1972, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris : Idées Gallimard.
2. S. Collini, 2006, *Absent Minds: Intellectuals in Britain*, Oxford: OUP.
3. 'The scoffer whose place it is publicly to raise embarrassing questions, to confront orthodoxy and dogma, to be someone who cannot easily be co-opted by governments or corporations': E. Said
4. John Naughton, universitaire irlandais, journaliste et auteur, in *The Observer* du 8/05/2011.
5. «Vous devez retourner à Orwell et Huxley pour trouver des intellectuels Britanniques au cœur du débat public national».
6. Dans *Asian intellectuals and the Roads not taken* (19/09/2012), World policy blog, Ananya Vajpeyi commentant l'ouvrage de Pankaj Mishra *From the ruins of empire: the intellectuals who remade Asia* (2012), a qualifié le récit des trajets intellectuels et des aventures politiques de ces trois intellectuels «d'original, d'engageant et souvent complètement surprenant».
7. R. Hofstadter, 1963, *Anti-Intellectualism in American Life* ; Knopf a reçu le Prix Pulitzer en 1964.
8. In A.A.I. Daouda.
9. O. Kane, 2003, *Intellectuels non europhones*, CODESRIA, Document de travail, n°1, 71 p.
10. B. Hama, 1969, *Kotia Nima*, 2 volumes, Paris, Présence Africaine.
11. Cf. Thandika Mkandawire, 2005, *African Intellectuals: Rethinking politics, language, gender and development*, Dakar: CODESRIA; Toyin Falola, 2004, *Nationalism and African Intellectuals*, University of Rochester Press ; Paul N'Da, 1987, *Les intellectuels africains et le pouvoir en Afrique Noire* (Logiques sociales), L'Harmattan ; Mcebisi Ndletyana, 2008, *African intellectuals in the 19th and early 20th century (South Africa)*, HSRC Press.
12. C. Lacey, 1977, *The socialisation of teachers*, London: Methuen.
13. Hegel, 1807, *Phénoménologie de l'esprit*.



Africa

CODESRIA Publications

Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org
Africa Outside Africa

Librairie CLAIRAFRIQUE

(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel : +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax : +221 33 864 58 54

Mosuro/ The Booksellers Ltd.

HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 /
8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna

344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél : 00 212 5 37 723106
Fax : 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Clé

Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 /
99 58 06 39

University Bookshop Makerere

P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442
Fax: +256-414-534973
Mobile: +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective

PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com

U*ranium africain. Une histoire globale* est le deuxième ouvrage de l'historienne américaine Gabrielle Hecht, professeure à l'université du Michigan et spécialiste de l'histoire des sciences et des techniques. Ses travaux sur le nucléaire l'ont conduit à publier en 1998 un livre précurseur intitulé *The Radiance of France : Nuclear Power and National Identity after World War II*. C'est un travail qui s'inscrit dans une approche latourienne où l'auteure a forgé les concepts de « technopolitique » et « nucléarité » et a contribué fortement au développement des *Sciences Studies* en France. On compte aujourd'hui notamment, plusieurs travaux d'historiens et de sociologues des sciences qui travaillent sur les questions nucléaires, les radiations et plus généralement sur l'histoire de la santé au travail².

Le rayonnement de la France traduit ainsi la reconstruction collective de l'identité nationale de la France après la Seconde Guerre mondiale sous la prouesse de la technologie nucléaire, permettant en cela, de lier le rayonnement de la France à sa grandeur technologique.

Dans la continuité de ses recherches, Gabrielle Hecht s'intéresse dans ce second ouvrage au monde nucléaire en le considérant comme une puissance géopolitique importante au cœur même de ce qu'elle appelle « l'ordre nucléaire mondial », ou plutôt « faut-il parler de désordre mondial actuel » (p. 12). L'originalité de ce travail réside dans cette volonté de démontrer la place et le rôle du continent africain dans le marché mondial du nucléaire. Longtemps convoité par les grandes puissances occidentales, les mines d'uranium du Gabon, du Niger, de la Namibie, de Madagascar et de l'Afrique du Sud constituent des ressources importantes qui contribuent à l'alimentation en uranium des plus grandes centrales nucléaires de l'Europe, des États-Unis et du Japon. Pourtant, en 1995, les États-Unis avaient établi un rapport selon lequel, ni le Niger, ni le Gabon, ni la Namibie n'avaient la moindre « activité nucléaire » (p. 19). Alors que ces mêmes pays fournissaient plus d'un cinquième de l'uranium au profit des plus grandes centrales nucléaires du monde.

Pourquoi alors l'Irak fut-elle soupçonnée par l'administration du président George W. Bush de vouloir se procurer de l'uranium du Niger et d'en faire des armes de destruction massive, amenant l'Irak à entrer en guerre en 2003 qualifiant ainsi le pays de nucléaire ? La contradiction est-elle que « l'uranium du Niger a fait de l'Irak un pays nucléaire en 2003. Pourtant, ce même uranium n'a pas fait du Niger lui-même un pays nucléaire » (p. 19). Dès lors, la question que l'auteure se pose est celle de savoir, qu'est ce qui est nucléaire et qu'est-ce qui ne l'est pas. Qu'est-ce qui qualifie les choses, les lieux, une technologie ou une nation de nucléaire ? Qu'est que cela implique et par quel processus est construite la catégorie de nucléaire ?

Pour y répondre, Gabrielle Hecht élabore le concept de « nucléarité » en le définissant comme une catégorie

La « nucléarité » de l'Afrique : une histoire d'invisibilité

Lamya Tennci

Uranium Africain, une Histoire globale

par Gabrielle Hecht

Éditions du Seuil, Paris (France), avril 2016, 416 pages, 23.00 €

ISBN : 9782807390072, pour la traduction française,

Collection « L'univers historique »

Titre originale : *Being Nuclear. Africans and the Global Uranium Trade*, The MIT Press, 2012, Massachusetts Institute of Technology

technopolitique complexe et controversée dans le sens où le statut nucléaire des lieux, des objets et des risques est façonné par des contingences historiques et géographiques faisant de l'uranium africain soit un produit banal du commerce international soit une ressource exceptionnelle, particulièrement dangereuse, laquelle doit être soumise à une série de régulations internationales. Dans tous les cas, « l'uranium n'a pas toujours été nucléaire », il est fondamentalement un phénomène construit et modelé par des pratiques techno-politiques et selon des configurations politiques et culturelles. La thèse qui est défendue par l'auteure dans ce livre consiste à dire que la nucléarité des mines africaines d'uranium n'a jamais été définie selon des critères techniques. Elle a été de tout temps renégociée au dépend de circonstances historiques, économiques et politiques, en particulier celles de la décolonisation du continent africain et de la guerre froide ou encore de la politique postcoloniale.

Uranium africain est structuré en deux parties. La première place l'uranium africain au cœur d'un marché mondial à travers la construction d'un ensemble de savoirs, de pratiques et de procédés par les puissances occidentales telles que la France ou les États-Unis. L'objectif étant la banalisation du nucléaire pour permettre l'accès libre au commerce de l'uranium et de l'assimiler à une ressource minière des plus ordinaires. Dans la deuxième partie, Gabrielle Hecht nous conduit au fin fonds des mines d'uranium africaines, que ce soit la mine d'Ambatomika au Sud de Madagascar ou celle de Mounana à l'Est du Gabon, pour nous montrer l'autre visage de l'Afrique, celui de l'invisibilité du travail effectué par des milliers de mineurs confrontés aux risques radioactifs. Elle y analyse minutieusement les mécanismes qui ont rendu invisible l'exposition des travailleurs aux radiations. L'inégale répartition des savoirs scientifiques, des instruments et des normes a contribué largement à méconnaître les dangers de l'uranium.

La construction technopolitique d'un marché de l'uranium

L'uranium a été depuis longtemps l'objet de convoitises mondiales, tantôt considéré comme un minerai rare qui servait à fabriquer des armes à la puissance nucléaire exceptionnelle, surtout dans un contexte de guerre froide, tantôt envisager comme une marchandise banale au même titre que n'importe quelle autre ressource minière. Ainsi pour faire émerger l'uranium dans un système de marchandisation, il était nécessaire de mettre en place une structure pour réguler le commerce de l'uranium, ce fut le cas de la création de l'Agence Internationale de l'Energie Atomique (AIEA) en 1957. Des dispositifs marchands ont été constitués pour gérer l'offre et la demande. Des

normes ont été établies pour maîtriser et contrôler toutes formes apparentées à l'uranium : minerai, yellowcake, tétrafluorure, hexafluorure, uranium enrichi³. A cela s'ajoute une série d'instruments et de pratiques qui incluent les estimations des réserves mondiales, les prévisions et les prix à fixer.

Ces différents dispositifs furent à chaque fois retravaillés et structurés par des compagnies privées, des géologues, des organisations internationales et des agences nationales. Des sociétés de courtage et des cartels ont également contribué à la création d'un marché dont l'objectif est d'unifier le prix de l'uranium et de stabiliser le marché. Or l'uranium n'est pas une marchandise comme les autres, « les théories et les mécanismes classiques de l'économie de marché pouvaient donc difficilement rendre compte du fonctionnement spécifique du marché de l'uranium » (p. 77).

Dans la première partie de l'ouvrage, Gabrielle Hecht analyse avec perspicacité comment des puissances mondiales telles que la France ou les États-Unis ont fait en sorte de banaliser le nucléaire, de l'inscrire dans un commerce transnational et de l'utiliser aussi à des fins civiles notamment au profit du développement de l'énergie nucléaire. Par ailleurs, ceci se traduisait au courant des années 1960 et 1970, par l'asymétrie des relations entre la France et ses anciennes

colonies africaines au Gabon puis au Niger. Après leurs indépendances, des accords - en partie secrets - ont été établis permettant à la France de garder le monopole sur l'uranium et sur d'autres matières premières stratégiques, alors qu'en parallèle, elle fournissait une aide au développement de ces pays et s'engageait à assurer leur sécurité contre d'éventuels coups d'Etat. Les deux dirigeants gabonais et nigériens ont adopté des positions différentes pour accroître leur souveraineté postcoloniale. Ils demandèrent à la France d'investir dans des projets d'extraction du minerai. Omar Bongo, quant à lui, insista sur la banalité de l'uranium pour pouvoir fixer librement le prix et profiter des bénéfices commerciaux. Il voulait faire de l'uranium une marchandise ordinaire au même titre que le pétrole. Le président nigérien Hamani Diori revendique au contraire la valeur exceptionnelle de l'uranium, en faisant valoir que cette ressource rare doit se monnayer et qu'il pouvait agir sur le prix. De cette manière, il espérait que la France accorde « une contribution exceptionnelle aux finances publiques du Niger » (p. 107).

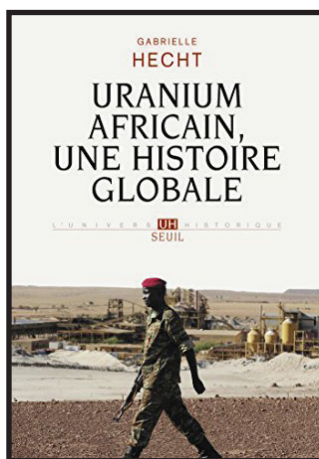
Quoi qu'il en soit, l'usage de l'uranium africain avait aussi des intérêts politiques. La France en voulant contrôler les conditions de vente de l'uranium, espérait en même temps conserver 'un monopole postcolonial'. Hecht précise à cet égard, que le déclin colonial de la France a permis en quelque sorte l'invention d'un marché global de l'uranium au sein duquel, les rapports de domination des puissances impériales à l'égard des anciens pays colonisés avaient pris une nouvelle direction incarnée dans un contexte d'une « françafrique ».

Les frontières entre banalité et exceptionnalité de l'uranium sont extrêmement ambiguës et varient selon les intérêts économiques et politiques des acteurs. Si les mouvements antinucléaires insistent sur la dangerosité des radiations. En revanche, les industriels pointent le doigt sur la banalité de cette radioactivité dans le but de promouvoir une industrie nucléaire tout à fait ordinaire dépourvue d'effets pour la santé des travailleurs et des mineurs.

Appliquer à l'uranium africain les outils courants du commerce international, tenter de dénucléariser certaines mines africaines en usant d'instruments, de savoirs et de technologie permettrait non seulement de dissocier la politique de tout ce qui était commercial mais aussi d'exclure le continent africain de toute activité nucléaire et de toute décision à l'égard de ses propres ressources.

Les mineurs africains ou « des corps irradiés »

Nul ne pouvait savoir que ce fut de l'uranium congolais qui avait été utilisé dans la fabrication de la bombe lâchée sur Hiroshima. Les travailleurs des mines d'uranium africains ne pouvaient pas non plus savoir que l'extraction du fameux minerai des roches mettait leur vie en danger et que l'exposition aux radiations provoque à long terme un cancer du poumon. Pire encore, ils n'étaient pas considérés comme les autres travailleurs de la filière nucléaire exerçant leur métier dans l'autre côté de l'Hexagone.



Pourtant les dangers de la radioactivité étaient connus depuis les années 1920 et 1930 « après la mort de Marie Curie et de plusieurs femmes du New Jersey employées à peindre du radium sur les cadrans de montres » (p. 167). Le statut nucléaire des mines d'uranium en Afrique n'était pas établi clairement puisque il était associé à n'importe quel autre travail minier. C'est précisément autour de cette banalité des mines africaines que l'invisibilité des cancers et des maladies professionnelles des milliers de mineurs a pu demeurer méconnues et imperceptibles de la part du reste du monde.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage intitulée *le travail nucléaire*, Gabrielle Hecht soutient l'idée que le fait de considérer les mines en France comme des lieux nucléaires n'a pas suffi à rendre compte de la nucléarité des mines en Afrique. Pour que des mines d'uranium soient désignées comme nucléaire, un ensemble de données devraient être rassemblées, à savoir des instruments, des laboratoires, des structures politiques, des pratiques médicales, des réglementations et un réseau d'experts faisant suivre les connaissances nouvellement acquises, etc. L'absence de tous ces éléments et leur inégale « distribution géographique, politique et technologique [...] a rendu certains corps contaminés visibles et d'autres invisibles » (p. 166). Il est incontestable de constater qu'à aucun moment, la production mondiale des connaissances scientifiques n'a pas pris en compte l'exposition aux radiations des travailleurs africains.

Pour toutes ces raisons, Gabrielle Hecht s'intéresse à l'histoire de l'uranium en pénétrant au plus près les mines de Madagascar, du Gabon, de l'Afrique du Sud et du Niger. Elle veut comprendre les mécanismes complexes qui ont permis de maintenir le silence sur l'invisibilité de l'exposition des mineurs aux radiations. Pour ce faire, elle défend l'idée que les contingences historiques et géographiques ont non seulement eu pour rôle de façonner le « nucléaire » en tant que catégorie mais ont constitué aussi des enjeux pour la santé et la vie des personnes travaillant dans les mines⁴.

Une des problématiques que soulève l'auteure c'est les divergences des experts américains et français concernant la nucléarité des mines d'uranium, en particulier les mesures à prendre et les réglementations concernant les expositions au radon. Bien que les dangers du nucléaire ont été connus depuis longtemps, seules l'exposition externe aux radiations gamma était pris en compte et ce jusqu'aux années 1960-1970. Elle pouvait être détectée directement par le port de dosimètres. Seulement, le plus grand danger dans les mines venait surtout de l'exposition interne aux particules alpha venant principalement des descendants du radon⁵. Cette exposition interne au radon était beaucoup plus difficile à mesurer exigeant des instruments lourds et plus fragiles et affectant sensiblement les poumons des mineurs. De là, la controverse naît entre une approche qui privilégie un point de vue épidémiologique et médical et non nucléaire pour les américains en considérant que les descendants du

radon étaient responsables du cancer du poumon et ne voyaient pas l'intérêt de mesurer les radiations gamma dans leurs mines américaines.

Tandis que les approches françaises se focalisaient sur des mesures dosimétriques en faisant respecter les limites fixées par les experts et donc éviter que les travailleurs soient exposés à des doses trop fortes, même si ces derniers étaient exposés quand même. Avant les années 1980, cette dosimétrie ne détectait que les expositions produites par les roches radioactives et non celles inhalées par les mineurs. En France également, le Commissariat à l'Energie Atomique (CEA) est considéré comme le moteur de l'indépendance énergétique nationale dans le sens où il était le seul à gérer l'activité nucléaire. Il disposait également d'un réseau d'experts, d'instruments et de pouvoir d'Etat. Par contre, dans les mines américaines, les experts du Public Health Service ne travaillaient pas dans les mêmes conditions. Ils ne pouvaient pas effectuer les mesures nécessaires sans les autorisations des exploitants des mines, ils n'avaient pas non plus « le pouvoir d'imposer que les travailleurs irradiés soient retirés des mines » (p. 173). En outre, les mines étaient dispersées, pas bien réglementées et étaient gérées par des entreprises privées. Et jusqu'à la fin des années 1960, les mines d'uranium américaines n'avaient pas le statut de lieux nucléaires.

Les multiples déplacements et collaborations effectuées entre certaines compagnies minières étrangères avec des gouvernements africains lors de conférences ou de rencontres internationales et en dépit des connaissances qu'ils disposaient sur les dangers des radiations -même si des divergences demeuraient entre système français et américain - les expositions des mineurs africains ont été exclues des différentes enquêtes scientifiques menées par les experts. L'absence de données les concernant et l'exclusion délibérément consentie des Sud-Africains au cours du processus de sélection de la population étudiée (sous prétexte qu'ils étaient considérés comme une population « impropre à une enquête »), témoigne de la prégnance de la question raciale au temps du régime de l'Apartheid.

La situation au Gabon, plus particulièrement dans la mine de Mounana, évoque aussi ces formes d'invisibilité du travail minier nucléaire. Les différents dirigeants de cette mine ont mis en application les normes de protection françaises du CEA, ainsi que les normes du Bureau International du Travail (BIT). A aucun moment, les surexpositions des ouvriers n'ont été mentionnées, préférant largement revenir sur les mérites du programme de radioprotection de la COMUF⁶. Ces ouvriers étaient même tenus pour responsable à l'égard des défaillances qui pouvaient survenir dans le système de surveillance, notamment s'ils manquaient à porter régulièrement leur dosimètre. Vers la fin des années 1960, quelques ouvriers commencent à remettre en cause leurs conditions de travail, ont beau respecter les instructions de sécurité, mais les mineurs gabonais n'étaient pas informés de

leur taux d'exposition mensuel et rien ne leur a été communiqué. Pour faire reconnaître leurs expositions professionnelles et pour être mieux informé les ouvriers devaient constituer des réseaux parfois même à demander une expertise externe et indépendante en refusant de rendre leur dosimètre par exemple, sans doute qu'ils pensaient que la visibilité de leur mal était inscrite dans ces appareils.

Les « coulisses » d'une recherche sur l'uranium africain

« Je suis descendu dans des puits de mine et j'ai traversé des mines à ciel ouvert. [...] Je me suis bouché les oreilles pour supporter le fracas des gigantesques concasseurs de minerai, et j'ai tenté de rester impassible lorsque des vapeurs d'acide pénétraient mes sinus dans les usines de yellowcake [...]. J'ai fouillé dans des armoires de stockage et dans des entrepôts à la recherche de documents » (p.316) ; [...] Cette expérience nous donna un modeste aperçu du long voyage dans la chaleur, l'humidité et le bruit des mines sud-africaines. Cela me permit de comprendre un peu mieux les récits que me faisaient les mineurs » (p. 327)

A travers ces études de cas qui ont mené l'auteure dans le monde souterrain des mines africaines, il est important de souligner l'intérêt du travail de terrain qui est largement mis en évidence par Hecht. Elle mentionne notamment dans un appendice à la fin de l'ouvrage, les difficultés qu'elle a rencontré dans la collecte des archives qui n'était pas une tâche des plus faciles car le plus souvent, ils étaient inaccessibles ou elle note aussi que « c'est par une série de coups de chance, parce qu'ils avaient été sauvés des placards de centrales nucléaires, de bureaux d'ingénieurs, ou des dossiers d'un syndicat. L'administration finit par m'entrouvrir la porte sur ses archives, mais ce n'est pas là que j'ai trouvé les matériaux les plus intéressants » (p. 315). Elle souligne par ailleurs la logique du secret et la confidentialité lorsqu'elle a été confrontée à des institutions notamment françaises. La recherche entreprise sur les archives françaises s'avère décevante pour l'auteure, elle décide alors de recourir à des entretiens avec des ouvriers, des directeurs d'usine, des ingénieurs, des médecins et des habitants, en se rendant aux sites miniers du Gabon, de Madagascar, de l'Afrique du Sud et de la Namibie. Elle y consulta d'ailleurs leurs archives respectives.

Le croisement simultané des archives et des entretiens a permis à l'auteure d'écrire l'histoire de ces mineurs africains, en dépit de la disparition de certaines archives. Des travailleurs qui ont usé de leur corps et de leur santé, en ignorant parfois que c'était bien de l'uranium qu'ils extrayaient à main nues pour voir d'autres nations acquérir le droit à la souveraineté nucléaire. Ce sont aussi des histoires liées à la fois au marché mondial de l'uranium et ceux sur la santé et l'environnement. Deux thématiques qui sont souvent traitées séparément et auxquelles cet ouvrage nous invite à découvrir.

Notes

1. Cet ouvrage fut traduit en Français sous le titre *Le Rayonnement de la France*.
2. Sur les questions nucléaires et les radiations, voir les travaux de Soraya Boudia, Anne Fellinger, Sept. 2007, « Radioactivité et santé au travail : trajectoire historique d'un problème », *Revue Européenne d'Histoire Sociale*, N°23; Annie Thébaud-Mony, 2000, *L'industrie nucléaire : sous-traitance et servitude*, Paris : Inserm. Ceux qui s'inscrivent dans le champ historique de la santé au travail, voir Catherine Omnès, Laure Pitti, 2009, « *Cultures du risque au travail et pratiques de prévention au XXe siècle. La France au regard des pays voisins* », Rennes : Presses universitaires de Rennes ; Anne-Sophie Bruno, Eric Geerkens, Nicolas Hatzfeld, Catherine Omnès (dir.), 2011, *La santé au travail, entre savoirs et pouvoirs (XIXe-XXe siècles)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes; Catherine Omnès, Paul-André Rosental, 2009/1, « Les maladies professionnelles : genèse d'une question sociale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, N°56 ; et Judith Rainhorn (dir.), 2014, *Santé et travail à la mine : XIXe-XXIe siècle*, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
3. Le *yellowcake* qui est de couleur jaune est le résultat de la transformation du concassage du minerai brut en oxyde d'uranium par une série de traitements chimiques. Ce même *yellowcake* est converti dans des usines d'Europe et d'Amérique du Nord soit en tétrafluorure d'uranium (UF4) soit en hexafluorure d'uranium (UF6). Cet hexafluorure est ensuite enrichi dans des usines d'enrichissement dans le but d'accroître la proportion de l'uranium 235. L'uranium faiblement enrichi servait pour les réacteurs en tant que combustible afin de produire de l'énergie nucléaire tandis que l'uranium fortement enrichi était utilisé pour la construction de bombes nucléaires.
4. Voir à ce propos la contribution de Gabrielle Hecht, « L'Afrique et le monde nucléaire : maladies industrielles et réseaux transnationaux dans l'uranium africain », in Judith Rainhorn (dir.), op.cit.
5. Les descendants du radon proviennent de la dégradation de l'uranium en radon qui se présente sous forme de gaz. Le radon se dégrade lui-même en produits radioactifs.
6. COMUF : la Compagnie Minière d'Uranium de Franceville, créée en 1958 après que l'on ait découvert le gisement d'uranium sur le site de Mounana, à l'Est du Gabon.



Il y a trente ans seulement, la plupart des pays du monde vivaient sous la férule de régimes autoritaires ou semi-autoritaires. Puis, un grand vent de démocratie a commencé à souffler emportant sur son passage les dictatures militaires de l'Amérique Latine, les régimes socialistes de l'Europe de l'Est et, à partir des années 1990, un bon nombre de régimes autoritaires du continent africain. Au tournant du XXI^e siècle, plus d'une centaine de pays avaient épousé le principe de la libéralisation politique et initié des réformes visant à instituer une bonne gouvernance, y compris l'instauration du multipartisme, la liberté d'association, la liberté de la presse, des élections libres dont la transparence serait garantie par la présence d'observateurs nationaux et internationaux. Force est de constater que près de trente ans après que la démocratisation est un travail de longue haleine. Si quelques pays africains avancent à pas de géant dans le processus de la consolidation, certains stagnent, et d'autres reculent. Comment donc pouvons-nous mesurer les progrès réalisés en matière de démocratisation? Les théoriciens de la démocratie sont presque unanimes que tout pays qui réalise deux alternances démocratiques successives est en voie de consolidation. Le Sénégal a réussi ce double test.

Toutefois, au Sénégal ou ailleurs, la démocratie n'a jamais été un cadeau tombé du ciel. Elle a été le fruit de pressions aussi bien internes qu'externes exercées sur les autocrates. D'une part, des bailleurs de fonds bilatéraux et multilatéraux que les pays africains sollicitaient pour le rééchelonnement de leurs dettes ont insisté pour que ces pays adoptent des normes reconnues de bonne gouvernance. D'autre part, la société civile de ces mêmes pays oeuvraient à mettre un terme à la corruption, l'impunité, l'enrichissement illicite, la fraude électorale, et exigeaient des gouvernants la reddition des comptes. Les acteurs les plus importants de cette société civilisée sont sans doute les médias. Sidi Lamine Niasse, l'auteur de ce livre, est un journaliste de carrière. Son odyssée commence par la création de *Walfadjri*, un bimensuel en 1983, qui devient un hebdomadaire en 1987. En 1993, *Walfadjri* était un des principaux quotidiens du Sénégal. Sidi Lamine crée par la suite la radio *Walfadjri* et plus tard la télévision *WALF TV* ainsi que le site d'information *Walfnet.com* qui ont une couverture mondiale. Par le biais de toutes ces initiatives, il a apporté une contribution décisive à la consolidation de la démocratie au Sénégal.

Sidi Lamine Niasse est issu d'une famille de lettrés musulmans de grande

Les médias privés et la lutte pour la démocratie au Sénégal

Ousmane Oumar Kane

L'Étranger parmi les siens :

Compilation, confrontation civilisationnelle, soucis d'une communauté, trajectoire

par Sidi Lamine Niasse

Edition L'Harmattan, Dakar (Sénégal), septembre 2016, 284 pages, 29,00 €
ISBN : 978-2-343-09887-6

renommée. Son grand père Abdoulaye Niasse (m. 1922) et son père Mouhamed Niasse (m. 1957) comptent parmi les plus grands érudits de l'histoire du Sénégal. Sidi Lamine commence ses études en langue arabe et études islamiques au Sénégal, exerce le métier d'enseignant arabe en 1971 et 1975 et poursuit ensuite ses études supérieures à la prestigieuse université d'El Azhar au Caire. Au cours des trente dernières années, il fait partie des intellectuels qui ont marqué de leur empreinte la vie publique sénégalaise. Dans les livres qu'il a écrits dont *L'Étranger parmi les siens*, est le dernier, et non le moindre, et dans ses émissions à la radio, et à la télévision, il s'est prononcé sur toutes les questions politiques, sociales, religieuses et culturelles importantes au Sénégal. L'une des émissions les plus remarquables qu'il a créées est *Diineak Jamano* (religion et questions d'actualité). Présentée en Wolof, cette émission accueille de nombreuses personnalités politiques, économiques, culturelles et artistiques pour débattre des questions d'actualité. Depuis 1994, l'émission a abordé la plupart des thèmes d'importance nationale ou internationale, y compris et surtout l'éthique de bonne gouvernance. A ce titre, l'émission a beaucoup contribué à éveiller les populations, surtout non francophones, et à les sensibiliser sur les questions d'actualité.

L'on ne saurait exagérer l'impact de la privatisation des médias sur la politique et la société sénégalaise. Avant l'émergence des médias privés, le parti au pouvoir avait un contrôle exclusif sur les médias et donc sur les informations diffusées dans le pays. Il a pu ainsi gouverner de l'indépendance en 1960 jusqu'en 2000. Pendant quatre décennies, le parti au pouvoir a pu, au besoin, truquer les élections tranquillement pour se maintenir au pouvoir. Après leur création, les médias privés ont couvert les élections aussi bien en français qu'en langues nationales. Les correspondants des radios

privées communiquent les résultats de tous les centres de vote en temps réel. A deux reprises, les résultats transmis annoncent une cuisante défaite du président sortant, et ont mis ce dernier dans l'impossibilité de manipuler les élections. En mai 2000, les médias privés avaient annoncé la défaite d'Abdou Diouf, qui n'a eu d'autre choix raisonnable que de la reconnaître. En mars 2012, le président sortant Abdoulaye Wade n'avait reçu au second tour de l'élection présidentielle qu'un tiers des suffrages. Il a appelé son adversaire Macky Sall pour reconnaître sa défaite et le féliciter.

Sidi Lamine a écrit des livres sur de nombreux thèmes, parmi lesquels : *Un*

Arabisant entre Presse et Pouvoir, l'Affaire Charifou. L'Étranger parmi les siens synthétise et approfondit ses réflexions précédentes. A travers le parcours personnel et professionnel de Sidi Lamine, *L'Étranger parmi les siens* livre un regard avisé sur la vie publique du Sénégal indépendant. Un tel parcours ne peut pas se faire sans heurts, sans souffrances.

Les opinions de Sidi Lamine et son militantisme lui ont valu des tracasseries de toutes sortes, la destruction des locaux de son groupe de presse, ainsi que des séjours carcéraux sur lesquels il revient dans ce livre.

Le titre de l'ouvrage *L'Étranger parmi les siens* illustre de manière poignante un des grands dilemmes de l'Afrique indépendante : la fragmentation du savoir et du champ intellectuel. Comme les intellectuels formés à l'école occidentale, Sidi Lamine s'est investi dans la lutte pour la bonne gouvernance. Plus qu'eux, il s'est engagé dans une autre lutte, celle visant à revaloriser une partie méconnue de notre patrimoine culturel : la production intellectuelle des intellectuels arabisants. Il a édité toute l'œuvre de son père Mouhammad Niasse qui maintenant est accessible dans de nombreuses bibliothèques universitaires.

L'Étranger parmi les siens existe en deux versions. Une version française

qui est l'objet de notre recension et une version arabe dont l'intitulé (*Hawiyya-tun bayna ghurbatayn*¹) est encore beaucoup plus éloquente des frustrations qui ont poussé Sidi Lamine à s'engager au militantisme. *Hawiyya* signifie en arabe identité et *Ghurbatayn* (double exil) renvoie à l'idée de vivre dans deux mondes où l'on se sent exclu. Dans une certaine mesure, Sidi Lamine a vécu comme étranger au Sénégal postcolonial ou l'érudition arabo-islamique n'était pas reconnue à sa juste valeur et où les intellectuels arabisants sont marginalisés. Il a vécu aussi en Egypte où les étudiants africains se sentaient également étrangers. C'est ce double contexte d'altérité qui l'a motivé à la lutte politique.

La confusion est souvent faite entre un diplômé de l'université et un intellectuel. Le Sénégal compte des milliers de diplômés de l'enseignement supérieur, mais beaucoup moins d'intellectuels. L'expression anglo-saxonne « public intellectual » nous éclaire beaucoup plus sur la définition du terme. Est donc un intellectuel, la personne qui prend la parole en public pour se prononcer sur des questions d'importance politique et sociale cruciale. Le parcours de Sidi Lamine, tel qu'il le décrit dans ce livre, prouve qu'il est un des plus grands intellectuels du Sénégal contemporain. Écrit dans un style direct, facile à comprendre, agréable à lire, par un lettré à cheval entre la tradition d'érudition arabo-islamique et la culture française acquise en tant qu'autodidacte, ce livre est un regard unique sur les nombreux défis confrontés par le Sénégal postcolonial. Il démontre dans son livre, que nonobstant les acquis démocratiques, le Sénégal reste toujours vulnérable aux dérives autoritaires et la lutte pour la consolidation démocratique continue.

L'importance de ce livre est attestée par les témoignages d'intellectuels sénégalais les plus éminents, notamment les professeurs Amadou Makhtar Mbow, Assane Seck et Souleymane Bachir Diagne qui l'ont préfacé ou postfacé. Il devrait être lu par tous ceux qui veulent comprendre l'évolution politique, sociale et les questions religieuses du Sénégal.

Note

1. سيدي الأمين نياس، هوية بين غربتين،
الدوحة: المنتدى الإسلامي للقانون
الدولي، 2016

1. Sidi Ahmed Nias,
Identité entre deux exils, Doha,
Forum islamique sur le droit international, 2016.



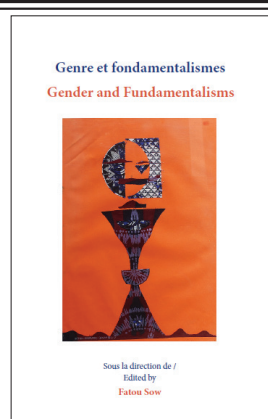
Gender and Fundamentalisms

Edited by **Fatou Sow**

ISBN: 978-2-86978-754-4

432 pages

When, why and how can religion and culture be both sources and places of expression for fundamentalisms especially when they are connected to politics? Those are central questions raised throughout this book. What is at stake here is religion when it underpins culture and becomes a political tool to access moral and social power and particularly political power. Cultural and religious messages and their interpretations often underlie decisions, laws and programs made by politics. They have direct effect on society, in general, and on women and gender relations in particular. The various forms of fundamentalism in some African countries, the contexts of their emergence and the ways they (re)shape identities and relationships between men and women are also analysed in this book. These fundamentalisms are sources of persistent concerns in social debates, in feminist and feminine organizations as well as in academia and politics. The manipulations of cultures and religions are progressively political and consequently cause social discriminations, or even physical, moral and symbolic violence undoubtedly unsustainable.



Depuis plus d'une décennie, l'Afrique est devenue un sujet d'étude pour les chercheurs en sciences sociales. Cet intérêt porte sur le retard économique et social des pays africains, le déficit démocratique, la gouvernance, les fléaux naturels, les maladies et les conflits infranationaux ou régionaux. En somme, par rapport à leur analyse des continents, les chercheurs ont porté leur attention sur la persistance du sous-développement dans cette partie de la planète aussi riche en ressources naturelles et minières. Le livre de Philippe Hugon « *Afriques entre puissance et vulnérabilité* », publié chez Armand Colin en 2016, s'inscrit dans ce registre. Recadrant les difficultés structurelles des pays africains, l'auteur, tout en contextualisant les perspectives de leur développement, aborde les multiples aspects des sociétés et États du Continent pour situer les foyers de puissance et de vulnérabilité. Pour montrer l'importance de cet ouvrage dans le champ de la recherche scientifique concernant l'Afrique, nous essayons d'expliquer en quoi consiste son intérêt.

Le livre « *Afriques entre puissance et vulnérabilité* », objet de la présente recension, comprend cinq parties, chacune étant subdivisée en plusieurs chapitres.

D'emblée, dans l'introduction, l'auteur distingue plusieurs *Afriques* établies en fonction des particularités géographiques. Sur cette hypothèse, il note au passage les contrastes culturels, sociaux et économiques, en soulignant, *in fine*, l'importance de la géographie comme si ce le facteur est déterminant dans le devenir d'une société.

Les Afriques, posée en tant que notion protéiforme, il avance deux démarches qui ont prévalu jusqu'ici : l'une d'en haut (top down) privilégie les indicateurs économiques adoptés par les institutions universelles, tels que le produit intérieur brut (PIB), l'indice de développement humain (IDE) ou le GIH (Global Human Index). La seconde d'en bas (bottom up) se base sur des pratiques d'acteurs différenciées (p. 15). Deux remarques peuvent être soulevées. Si la première démarche présente un jugement à l'endroit des pays africains sans référence aux causes de leur retard économique et social, la seconde vise à cerner les *Afriques* sous l'éclairage historique, en ignorant les différents contextes régionaux et internationaux et l'interaction des réalités africaines avec les changements planétaires. A ces deux démarches, Philippe Hugon avance deux représentations : l'une, pessimiste, au sens où les réalités africaines désarçonnent plus d'un, et optimiste dans la mesure où les pays africains sont actuellement traversés par des dynamiques très prometteuses. L'analyse qui suivra montera si oui ou non l'auteur a réussi ce pari.

Dans la première partie intitulée « le poids de l'histoire », l'auteur essaie de souligner l'impact de l'histoire en abordant la colonisation et le partage de l'Afrique et le recouvrement de la souveraineté des pays d'Afrique. Comme suite à cette phase, il esquisse les conséquences de la colonisation tant au niveau du démarrage politique qu'économique.

En passant aux déterminants internes culturels, sociaux et politiques, l'auteur ne visait pas seulement à mettre en évidence les particularismes africains, mais à marquer les obstacles constitués justement par les cultures africaines, la montée du religieux et les structures qui caracté-

risent la société africaine tant au niveau de la famille que des hiérarchies sociales. Comme suite à cette partie, il débouche sur la construction de l'Etat africain et explique sa fragilité en abordant trois aspects connus : le manque d'intuitions fiables, les enjeux de pouvoirs à l'origine des luttes et des déchirements, et le déficit de légitimité, marqueur essentiel des régimes africains. Poursuivant son analyse sur les *Afriques*, l'auteur examine le continent sous le prisme des relations internationales. Situait la place des pays africains dans la mondialisation, il relève, au passage, les effets des flux commerciaux et financiers qu'elle subit et s'interroge sur la marginalité de l'Afrique et le rôle subalterne qu'elle tient par rapport aux changements internationaux qui s'opèrent. Dans ce cadre, il explique les faiblesses qui retardent son émergence sur la scène internationale, notamment par le manque de cohésion qui mine les différentes tentatives d'intégration économique.

Dans le même ordre d'idée, il continue sur le rôle des organisations régionales qui, passionnées par le panafricanisme, sont devenues un syndicat de chefs d'État. Avec l'apparition des réseaux transfrontaliers, l'Etat africain est passé dans une phase de turbulence. Sur ce constat, Philippe Hugon recadre les rapports économiques entre l'Afrique et le reste du monde. Longtemps dépendante de l'aide européenne, l'Afrique, souligne-t-il, essaie de se désengager de la domination occidentale en s'inscrivant dans les nouvelles logiques internationales, en exploitant les opportunités par la voie du Soft Power à l'œuvre des coopérations multiformes. En avançant les difficultés qui retardent son développement, l'auteur passe aux défis que les *Afriques* devraient lever. Recadrant leur examen dans le contexte actuel, l'auteur énumère quatre grands défis : l'explosion démographique, les inégalités sociales, l'environnement et les conflits et le terrorisme.

Abordée en tant que facteur hypothéquant le développement économique et social, l'explosion démographique est étudiée dans ses rapports avec l'urbanisation de l'Afrique et la sécurité des pays et bien au-delà, puisqu'elle est, selon Philippe Hugon, l'une des causes des migrations internes et internationales. À ce titre, il la considère comme un handicap majeur bloquant toute perspective de développement des pays africains. Partant de ce problème, l'ouvrage met l'accent sur les inégalités sociales qui persistent malgré des efforts déployés dans le domaine de la santé et de l'éducation, la sécurité alimentaire et surtout l'eau. Quant aux autres risques environnementaux, bien que la question

du réchauffement climatique est mise en évidence, la précarité énergétique des Africains n'est pas exclue dans la déforestation, ce qui, à ses yeux, aggrave la situation écologique déjà alarmante.

À la fin de cette partie, l'auteur réserve son analyse aux conflictualités et à la montée du terrorisme. Contextualisant les guerres internes et régionales, le conflit est étudié comme résultant d'une sismicité structurelle qui caractérise la réalité africaine traversée par des legs historiques, des déficits de gouvernance et d'un manque de légitimité. Le terrorisme avec ses mutations actuelles semble être le fléau le plus dévastateur. Concernant la dernière partie, Philippe Hugon cerne le devenir de l'Afrique entre croissance, crise et conflits. Il commence par analyser l'économie de rente. À considérer l'hypothèse de développement économique sur la base d'une terre riche et d'un sous-sol regorgeant d'hydrocarbures et de minerais, les pays africains auraient dû, depuis longtemps, rattraper leur retard économique par rapport à l'Europe. Mais tel n'est pas le cas. Qu'ils aient emprunté la voie libérale en laissant les compagnies transitionnelles exploiter leur ressource ou la voie socialiste pour promouvoir leur développement en captant les revenus provenant de ressources minières et agricoles, la plupart des pays africains sont tombés dans le piège de la rente. Dès lors qu'ils n'avaient pas la capacité de peser sur le marché international, ils subissaient les fluctuations des prix des matières premières. À cela, il convient d'ajouter la répartition inégale de la rente aggravant par conséquent l'appauvrissement de larges couches de la société. Cette situation ne va pas cependant sans générer des effets dévastateurs à l'intérieur de ces pas.

Aux tensions réactivant de nombreuses frustrations, l'Afrique connut des crises, des guerres civiles et le terrorisme qui ne cesse de déstabiliser les États. Au-delà de ce constat réel, Philippe Hugon dresse un panorama des puissances africaines classées par ordre décroissant en trois groupes. Cette perspective est étayée sur la base du potentiel économique, la gouvernance et les capacités de résilience de l'Etat. À la fin de son ouvrage, l'auteur conclut sur cinq scénarios pour lever des défis internes et mondiaux qui se posent à l'Afrique. Dans le premier, nommé « Scenario de largage », il inscrit les trajectoires africaines dans une vision du temps long. Longtemps déconnecté du reste du monde, dit-il, le développement de l'Afrique prendre le temps nécessaire pour dépasser le legs colonial, postcolonial, et les guerres infranationales et

régionales. Concernant le *Scenario de rattrapage*, il soulève la question de l'insertion de l'Afrique dans l'économie mondiale en proposant un ensemble de conditions portants sur des réformes libérales. Le troisième appelé *Scenario des recentrages*, préconise la voie interne loin du modèle occidental. Privilégiant la promotion de l'entrepreneuriat africain, il souligne la nécessité de création de marchés nationaux et régionaux, et une relégitimation de l'Etat aux fins de régulation économique. Concernant le quatrième Scenario dit des *nouveaux arrimages*, Philippe Hugon soulève l'avenir des alliances et les partenaires avec l'arrivée de la Chine. Ce scénario, affirme-t-il, correspond « à la montée d'un monde multipolaire et à une Afrique convoitée tant pour ses ressources naturelles, mais également sa population active et ses marchés. » Le scénario relatif aux *Décalages* est celui des accentuations des différentes fractures (territoriales, sociales, économiques) et l'écart grandissant entre les régions africaines. Devant la mondialisation, il s'interroge sur les capacités de résilience des États face aux crises internes alimentées par la montée des identités et des archaïsmes locaux.

À première vue, la richesse de l'ouvrage est indéniable. Sa force tient plus à un recensement des problèmes de l'Afrique qu'à une analyse de sa vulnérabilité. En abordant les différents obstacles qui entravent la marche de l'Afrique vers le progrès, Philippe Hugon situe les causes du sous-développement d'une manière décontextualisée et sans référence aux conditions historiques qui ont fait que l'Afrique est restée en marge des grands bouleversements qui ont été à l'origine de l'expansion du capital mondial. Dans sa démarche, on est amené à comprendre la vulnérabilité de l'Afrique comme déterminée par des facteurs autres que ceux liés au colonialisme et à la domination du Capital du centre sur les relations commerciales internationales à l'origine de l'asphyxie de certaines régions du globe. Si pour le chercheur, l'ouvrage en question aborde la fragilité de l'Afrique à travers une revue de différents domaines socioéconomiques et politiques ce qui est fort utile, il reste, au demeurant, loin des attentes des universitaires qui cherchent à approfondir les vulnérabilités de l'Afrique, plus précisément dans le contexte actuel où certains pays sont menacés d'effondrement par les guerres civiles, et le terrorisme. Au regard de la biographie de Philippe Hugon, professeur émérite d'économie à l'université de Nanterre-Paris et dans les universités de Madagascar et du Cameroun et directeur de recherche à l'institut de relations internationales et stratégiques de Paris (IRIS), on est amené à croire que son ouvrage répond plus à une synthèse des problèmes que vit l'Afrique qu'à une étude des aspects montrant ses points de puissance et sa fragilité.

En conclusion, bien que le livre de Philippe Hugon mérite d'être lu, il convient de confronter son approche par d'autres pour pouvoir appréhender d'une manière globale et approfondie les vulnérabilités de l'Afrique. Ce qui nous emmène à soutenir que la problématique africaine doit être réécrite, à partir d'une démarche d'ensemble.



Le paradoxe africain

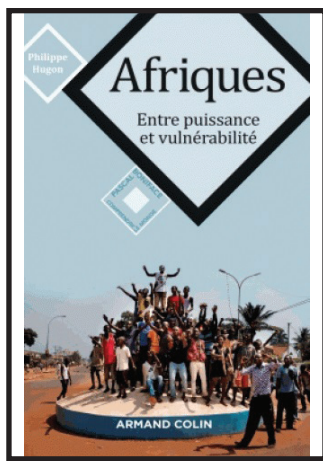
Mansour Kedidir

Afriques entre puissance et vulnérabilité

par Philippe Hugon

Armand Colin, Paris (France), 2016, 272 pages, 24 €

ISBN : 978-2-200-61506-2



Raymond Lehideux-Vernimmen est un publicitaire et un homme de média, passionné par l'Afrique. Il a créé et dirigé plusieurs entreprises avant de rejoindre la Compagnie Française de l'Afrique Occidentale¹ (CFAO) de 2002 à 2008 afin d'y mettre en place sa direction de la communication. Cet ouvrage qui propose un voyage dans le temps et dans l'espace 'africain', retrace l'histoire de la CFAO et propose de rendre compte d'une histoire de l'Afrique liée à celle de cette compagnie à travers 75 témoignages d'entrepreneurs et de cadres qui appartenaient à ce groupe. Constitué de dix parties, il rappelle dès le départ que de tous temps, ce sont les marchands qui ont découverts les nouvelles terres et non pas les explorateurs, ni les missionnaires et encore moins les corps expéditionnaires. En Afrique comme ailleurs, c'est le commerce qui a été le moteur des relations avec l'occident.

La CFAO fait partie des étendards de ce courant précurseur, même si l'histoire marchande du continent a débuté quelques centaines avant celle de cette compagnie.

Effectivement, au XVe siècle, dans les grandes vagues de l'Atlantique Nord, les premiers marins qui tournent leurs compas vers le sud sont portugais. Ils décident de s'aventurer vers les dangereuses côtes de l'Afrique occidentale par soif d'exploration, mais surtout pour l'appât du gain et pour maximiser leurs profits. Ils inventent alors une technique originale : la 'troque-sous-voile'². Ils échangent ivoire et or contre articles de valeur et épices contre pacotille.

Ensuite, les itinéraires d'explorateurs et d'aventuriers tels Vasco de Gama et Magellan permirent au début du XVIe siècle de diriger ces derniers vers l'exploitation d'autres mers. Les Français et les Britanniques prennent alors la relève et enfreignent le monopole commercial lusitanien. Ils inventent à leur tour une autre technique marchande plus productive que celles de leurs prédécesseurs : la 'troque-à-terre'³.

Alors qu'ils érigent un premier comptoir fortifié, pour stocker leurs marchandises, la traite humaine voit le jour et prend le relais du commerce des produits naturels, car elle s'avère plus lucrative pour les deux parties. Au XVIIIe siècle, les négriers européens amplifient leurs abominables échanges triangulaires avec les Amériques, ce qui consolide leurs fortunes.

En 1843, Verminck Charles-Auguste, âgé de 16 ans et aîné de 13 enfants d'une famille d'immigrés, se présente comme candidat matelot à l'embarcadère du quai d'Orléans (Vieux Port de Marseille). Il est alors autodidacte et sans le sou.

Près de dix années plus tard, en 1852, il fonde sa « compagnie » à Marseille et en Gambie. Le groupe CFAO est donc né en 1852, bien après l'abolition de l'esclavage et bien avant le lancement de la colonisation. Il ne participera d'ailleurs ni à l'un ni à l'autre ; ni de près, ni de loin.

Ce groupe invente à son tour un système commercial original : la 'traite produits-marchandises'. Cette activité dite de « négociant à la côte », consiste à échanger des produits agricoles, récoltés en Afrique, contre des marchandises manufacturées, fabriquées en Europe.

La CFAO et le commerce en Afrique : de la 'troque-sous-voile' à l'ère de la modernité

Tayeb Rehaïl

Oser ...et réussir ! 75 aventures d'entrepreneurs dans l'Afrique de CFAO

Raymond Lehideux-Vernimmen

Ed. L'Harmattan, Paris (France), 2016, 321 pages, 29 €
ISBN : 978-2-343-08860-0

Il « achète deux fois (en Europe, puis en Afrique), affrète ses navires à l'aller comme au retour, vend deux fois (en Afrique, puis en Europe) et marge donc... quatre fois » (p. 4).

Pour stocker produits et marchandises, il construit comptoirs et factoreries et organise des expéditions à objectifs commerciaux et géographiques (il organise des voyages aux sources afin de faire des reconnaissances de lieux pour y installer ses entrepôts et faciliter les transactions avec les autochtones).

Mais il se rend compte que pour réussir à vendre beaucoup de marchandises aux indigènes de la côte d'Afrique, il faut leur permettre d'avoir suffisamment de pouvoir d'achat. La raison, dans ce cadre, est de faire passer l'indigène du statut de paysan fournisseur à celui de client-acheteur. Ce passage du système de troque à l'économie monétaire réussit à se réaliser vers 1887.

Les ruptures de l'histoire qui donnent naissance à certaines innovations au courant du XIXe siècle, participent eux aussi à leur manière au développement de l'activité des groupes de distribution, comme par exemple les accélérations technologiques, le raccourcissement des temps de transport, la métamorphose des télécommunications et la mondialisation du commerce.

La communication « morse » qui relie les continents dès l'aube du XXe siècle permet par exemple de faire des commandes en temps réel. Cette technique de télécommunication est remplacée à partir de 1920 par la télégraphie sans fil (TSF).

Dès 1913, la CFAO signe un contrat pour distribuer des voitures sur la côte d'Afrique. Juste après, la mobilisation générale pour la Première Guerre mondiale de 1914 ampute les effectifs de la CFAO. Pour parer à cela, cette dernière recrute des employés suisses.

Après l'armistice en 1918, le moteur du développement de la compagnie est la vente d'automobiles (et de camions). La CFAO participe même à l'expédition 'promotion' de Citroën, voiture française qui parcourt en 1924 26 000 km en neuf mois du nord au sud d'un continent vierge de toute trace de pneu.

Après deux décennies, la compagnie est de nouveau touchée par les effets négatifs d'une Seconde Guerre mondiale. L'ouvrage nous relate les péripéties du retour de certains employés vers leurs postes de travail après la fin de la guerre. Cet épisode, permet de mettre en scène le

développement des moyens de transport sur le continent noir.

Ensuite, à travers des récits tirés de carnets de bord de certains acteurs de l'époque, l'auteur nous renseigne sur la « reconstruction » de la compagnie après la Seconde Guerre mondiale. Mais à partir de 1945, deux superpuissances dominent la planète : les USA et l'URSS, qui se livrent désormais une guerre idéologique.

L'ouvrage contient également une présentation de quelques passages du livret d'accueil de la CFAO (de l'année 1954), qui permet de donner une idée sur le règlement intérieur auquel devait se conformer les employés de la compagnie à l'époque.

La CFAO avait également des compagnies de négoce ultramarin concurrente qui travaillaient sur son terrain, telles la Société Commerciale de l'Ouest Africain (SCOA, créée en 1898) et la Société Commerciale et Industrielle de la Côte d'Afrique (CICA, créée en 1917), qui fut ensuite absorbée par la CFAO en 1959.

La compagnie, dans un souci de gain, de profit et de rentabilité, s'est même engagée à un certain moment dans un processus de fabrication locale de boissons et dans des investissements divers qui influent le domaine de l'agriculture.

La CFAO a également vécu dans les contextes de colonisations et d'indépendances de différents pays de l'Afrique ainsi que des guerres civiles et des pillages (comme par exemple, les émeutes des années 90 à l'île de la Réunion, ou au Zaïre en 1997...).

La compagnie a fermé pour la seconde fois depuis 100 ans, puis fut reprise en main par François Pinault au début des années 80. En juin 1993, ce dernier place son fils François-Henri à la présidence de la CFAO. La compagnie a vécu en 1994 la dévaluation de 50 pour cent de la valeur du franc CFA qui est une monnaie commune à 13 pays dans lesquels la compagnie opérait (cette dévaluation fut opérée afin de redonner de la compétitivité aux exportations locales).

Depuis, de péripétie en péripétie, le continent africain a franchi le cap de la modernité et la CFAO, seule survivante des grands groupes de distribution du XIXe siècle, s'y développe toujours avec succès.

La dernière phrase à la fin de l'ouvrage (p. 292) invite le lecteur à écrire la suite des aventures entrepreneuriales de la CFAO...

Le récit s'arrête brusquement après l'une des aventures entrepreneuriales où l'on apprend que la CFAO avait racheté

en 2002 les garages de l'Africain Lakes Corporation au Malawi et que cette dernière (l'ALC) fut ensuite totalement liquidée en 2009.

Le titre de l'ouvrage propose de relater les aventures d'entrepreneurs dans l'Afrique de la CFAO de 1852 à 2016. Cependant, l'auteur ne nous fait part d'aucune aventure de la CFAO à l'ère d'internet et des transactions numériques.

Le 3 décembre 2009 le titre CFAO est introduit à la Bourse de Paris et en juillet 2012, Toyota Tsusho Corporation (TTC) acquiert 29,8 pour cent du capital de CFAO pour 687 millions d'euros⁴. Le 17 décembre 2012, TTC rachète presque l'intégralité⁵ des parts de CFAO, et le 30 décembre 2016, la compagnie sort de la cotation et devient une filiale détenue à 100 pour cent par le Groupe TTC.

Comme nous le montre l'ouvrage, le Groupe, traversant un grand nombre de crises internationales, a su, à chaque fois, utiliser ses capacités à se réinventer et à s'adapter aux nouveaux contextes et aux nouvelles situations.

CFAO est aujourd'hui présente dans 36 pays africains, 7 Collectivités Territoriales Françaises d'Outre-Mer, au Vietnam et au Cambodge⁶.

Elle opère dans les métiers de la distribution automobile, de la distribution de biens d'équipements, d'engins industriels et agricoles, de la location de flottes de véhicule, de la production, de la distribution pharmaceutique, des nouvelles technologies de l'information et de la communication, de la production et la distribution de produits de consommation, de la construction et la gérance de centres commerciaux en Afrique.

En 2016, avec 15 200 collaborateurs dans 43 pays, CFAO réalise un chiffre d'affaire de 4,2 Milliards d'Euro, grâce à 80 pour cent des ventes effectuées en Afrique et également à ses 53 filiales qui sont réparties à travers le monde⁷.

Notes

1. Compagnie marchande.
2. Les voiliers sont transformés en comptoirs flottants, afin de ne pas mettre pieds à terre, par méfiance de la population autochtone. Et les autochtones viennent proposer leurs transactions en utilisant leurs pirogues.
3. Les transactions se déroulent encore sur les navires comptoirs qui n'accostent près des rivages que le temps d'un marchandage.
4. Ivan Letessier, « PPR sort de CFAO grâce à un groupe japonais, » *Le Figaro*, 27 juillet 2012 ; et Stéphane Lauer, « CFAO: out of Africa, » *Blogs Le Monde*, 28 août 2012.
5. « CFAO définitivement japonais, » *Jeune Afrique*, 24 décembre 2012.
6. <http://www.cfaogroup.com/>, consulté le 28 septembre 2017.
7. <http://www.cfaogroup.com/fr/chiffres-cles>, consulté le 28 septembre 2017.

